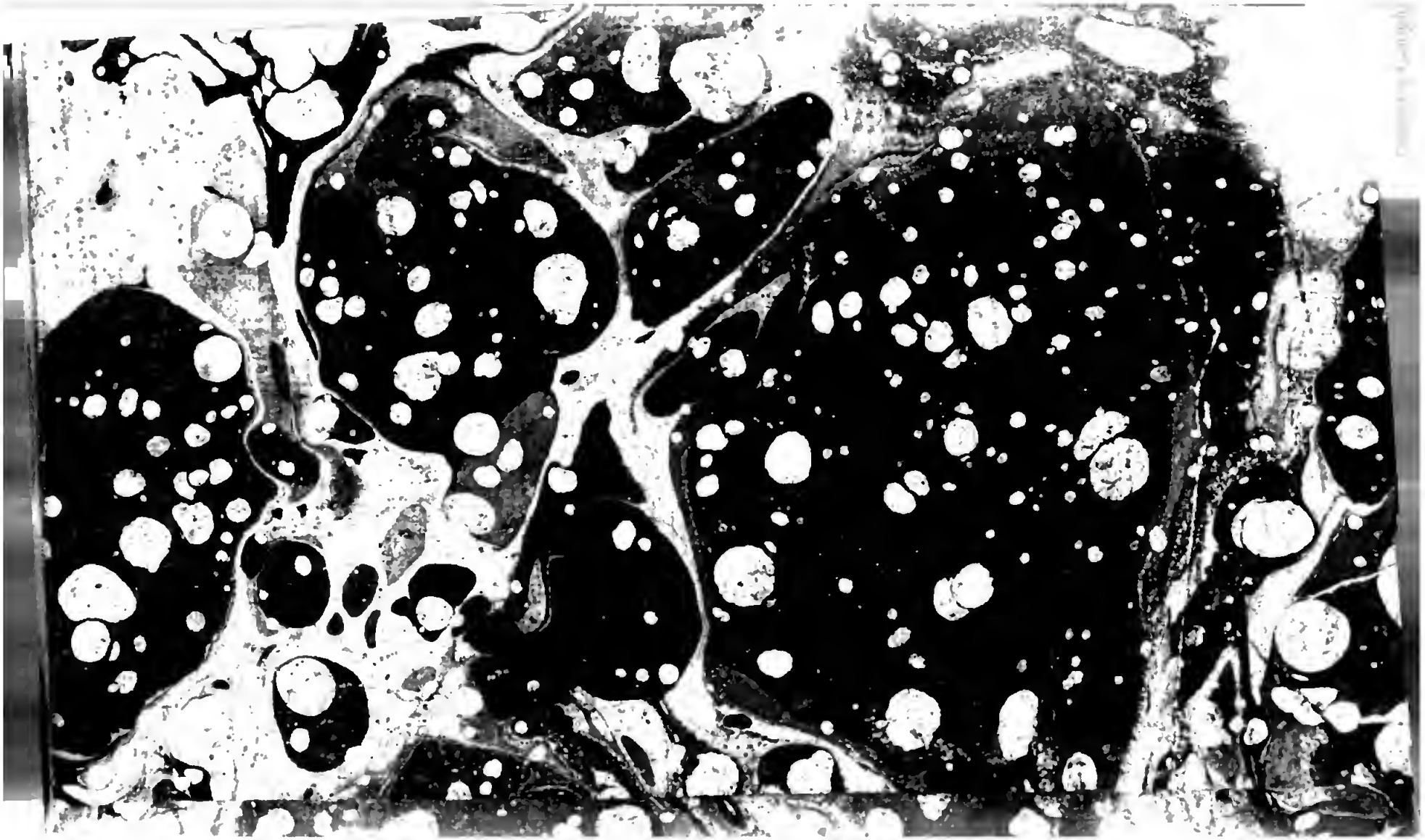


Palat. LX 1 [illegible]

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
VOYAGES.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1789.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

LETTRE CXL.

De Syranaskar.

EN quittant Lahor, Madame, je profitai du départ d'un ſeigneur Mogol, qui alloit prendre poſſeſſion du gouvernement de Kiſmire. Je n'ai pu réſiſter à la curioſité de voir ce beau pays, qu'en France on appelle Kachemire. C'eſt une province du Mogol, ſituée au nord de l'Empire, au pied du Mont-Caucaſe.

Syranaskar ſa capitale, d'où je vous écris, eſt aſſiſe au milieu d'une très-belle campagne, diverſifiée par un grand nombre de coilines. Plus loin s'élèvent des montagnes revêtues d'arbres & de paturages, & peuplées de toutes ſortes de beſtiaux & de gibier.

Au-delà des premières, on en voit dominer d'autres, dont le ſommet eſt toujours blanchi de neige. Il en ſort une infinité de ſources, que les habitans diſtribuent avec art dans leurs champs, & conduiſent même, par de grandes levées de terre, ſur les collines. Ces ruiſſeaux, après s'être diviſés en mille détours & mille caſcades agréables, ſe réuniſſent enfin &

forment une rivière de la grandeur de la Seine. Elle traverſe la capitale, ſerpente dans la province, reçoit ſur ſon paſſage pluſieurs petites rivières, & va ſe jeter dans l'Indus. Cette multitude de belles eaux, jointe à la douceur du climat, répand une fraîcheur & une fertilité admirables. En arrivant dans ce délicieux pays, j'ai cru voir un vaſte jardin, mêlé de bourgs & de villages, varié par de petits prés, coupé par une infinité de canaux, & préſentant de toutes parts les aſpects les plus rians : les Mogols l'appellent le *paradis terreſtre*. On n'y trouve ni ſerpens, ni ours, ni tigres, ni lions ; les bêtes féroces ou vénimeuſes y ſont remplacées

par des abeilles, des perdrix, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui produiſent le muſc. J'y reconnus par-tout les plantes, les fruits, les fleurs de l'Europe. Ils m'ont paru à la vérité moins bons que les nôtres : ce qui pourroit venir de ce que nous avons de meilleurs jardiniers. Selon une ancienne tradition du pays, toute cette contrée n'étoit autrefois qu'un grand lac : ſi ce fait eſt vrai, ce ne ſont point les prières d'un ſaint perſonnage, qui ont donné une iſſue miraculeuſe à ces eaux, comme l'atteſtent les chroniques & le tombeau de ce prétendu ſaint, qui eſt l'objet d'un pélérinage célèbre. Mais ce changement a été plutôt l'effet de quel-

ques tremblemens de terre, qui ſont aſſez fréquens dans ces régions. Syranaskar eſt une grande ville, ſituée ſur le bord d'un lac de quatre ou cinq lieues de tour, rempli de petites îles. Des familles d'arbres toujours verds en font autant de jardins, qui offrent la plus riante perſpective. La rivière coupe la ville en deux parties, qui ſe communiquent par des ponts de bois. La plûpart des maiſons ſont bâties de la même manière, quoique le pays ne manque pas de pierre de taille, & qu'on y trouve de vieux temples & pluſieurs reſtes d'anciens édifices. Ces maiſons ſont à deux ou trois étages, & ont preſque toutes un joli petit jardin, au bout

duquel eſt un canal qui répond au lac, & un bateau pour la promenade. Les dehors de cette capitale préſentent l'aſpect d'un grand nombre de maiſons de plaiſance. La plus agréable eſt celle qu'on nomme le *jardin du roi*. On y entre par un grand canal, bordé de gazon & long de cinq à ſix cents pas, entre deux belles allées de peupliers. Ce canal conduit au pied d'un cabinet, élevé au milieu du jardin; & là, commence un autre canal beaucoup plus beau, qui s'étend juſqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Les bords de ce ſecond canal, formé en talus, ſont revêtus de pierre de taille; & le fond même en eſt pavé. Il règne au milieu, de diſtance en diſtance,

une longue file de jets d'eau, & tout autour ſont pratiquées diverſes pièces d'eau rondes, d'où ſortent d'autres jets d'eau, qui font un effet admirable. Un ſecond cabinet, ſemblable au premier, termine agréablement ce long canal. Ils ſont voûtés en dôme, avec une galerie percée de quatre portes, en regard l'une de l'autre. Un grand ſallon au milieu, & quatre chambres aux quatre coins, compoſent chaque cabinet. L'intérieur eſt orné des chef-d'œuvres de peinture & de dorure, & parſemé de ſentences en langue Perſane. Les portes extérieures ſont ſoutenues par des colonnes, qui ſont les reſtes des anciens temples d'idoles. La matière dont

elles ſont conſtruites, efface la beauté du marbre & du porphyre.

Je n'ai point encore vu de pays, Madame, qui, dans une auſſi petite étendue, renferme autant de beautés naturelles que la province de Kachemire. Elle formoit autrefois un royaume, gouverné par des princes du pays, auxquels un Empereur Mogol l'a enlevé. Les habitans de cette belle contrée paſſent pour les plus ſpirituels de tous les peuples de l'Indoſtan. On vante leur talent pour la poéſie; & ils joignent aux diſpoſitions pour les ſciences, beaucoup d'induſtrie & d'amour du travail. Ils excellent dans les ouvrages de tabletterie ſur leſquels ils appliquent l'or & le vernis avec

une adreſſe ſingulière : mais ce qui fait l'objet principal de leur commerce, eſt une eſpèce d'étoffe fort légère, faite de laine ou de poil de chèvre, qui ſurpaſſe la fineſſe du caſtor. Chaque pièce a une aune de largeur, & une & demie de longueur. Ils y occupent juſqu'à leurs enfans. Les Indiens de l'un & de l'autre ſexe, les portent ſur leur tête en hyver, & les paſſent comme un manteau, par-deſſus l'épaule gauche. Les autres ouvriers des Indes ne parviennent point à leur donner la molleſſe & la beauté de celles de Kachemire. Auſſi ſont-elles les plus eſtimées & les plus recherchées de tout le Mogol.

Les Kachemiriens ſont beaux &

bien faits, & leurs femmes charmantes. Elles ne le cèdent point à celles de Lahor ; elles ont même quelque choſe de plus piquant. Les étrangers, qui arrivent dans l'Indoſtan, cherchent à s'en attacher quelques-unes; ils les apprivoiſent, en leur faiſant de petits préſens en argent ou en confitures.

Dans une occaſion que j'eus de viſiter toute cette province, je remarquai une ſingularité, que je n'avois point encore vue ailleurs, c'eſt une fontaine qui ſe trouve à quelques journées de la capitale. Pendant la fonte des neiges, qui eſt ordinairement au mois de mai, elle coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour, le matin, à midi

& le ſoir. Ce phénomène dure l'eſpace de quinze jours ; le cours de cette ſource devient enſuite moins abondant, moins réglé, & s'arrête enfin, pour ne reparoître qu'un an après. En quittant ce lieu, je me détournai de mon chemin, pour voir une maiſon de plaiſance des anciens rois de Kachemire. Sa principale beauté conſiſte dans une ſource d'eau vive, qui forme comme une eſpèce de foſſé autour du château, & un grand nombre de canaux, qui ornent & arroſent les jardins. Elle ſort de terre, en jailliſſant du fond d'un puits, avec une violence, un bouillonnement & une abondance extraordinaire. Son eau eſt d'une clarté admirable, & ſi froide qu'on peut

à peine y tenir la main. Le jardin eſt embelli par de magnifiques allées, entremêlées de jets d'eau, de réſervoirs, de caſcades. Je ne craignis pas de me détourner encore, pour viſiter un autre jardin royal, où, parmi les mêmes agrémens, je vis un canal plein de poiſſons, qui obéiſſent à la voix & viennent quand on les appelle. Quelques-uns portent aux narines des anneaux d'or, avec des inſcriptions qui font connoître leur âge & le nom des perſonnes qui les y ont attachés.

De retour dans la capitale de Kachemire, on me parla du tombeau d'un ſaint, où s'opèrent, diſoit-on, des miracles extraordinaires pour la guériſon des malades.

Curieux de voir ces phénomènes, je me rendis à Bara-Moulay, nom de la montagne où ſe trouve ce mauſolée. Je vis dans la moſquée, une groſſe pierre, que l'homme le plus fort remueroit à peine : on m'aſſura que les prêtres du temple, après avoir fait leur prière au ſaint, l'enlèvent comme une paille du ſeul bout de leur doigt. Ils ſe mirent en effet une douzaine autour de la pierre ; mais ils firent un cercle ſi ſerré, & ils étoient vêtus de robes ſi longues, que quoiqu'ils la levaſſent en effet, je ne pus voir de quelle manière ils la tenoient. Quantité de pélerins, dont la moſquée étoit environnée, ſe diſoient malades, & attendoient leur guériſon

de ce miracle, ou pour mieux dire, d'une cuiſine remplie de grandes chaudières pleines de viandes, fondée par des ames dévotes pour la nourriture de ceux qui viſitent ce ſaint lieu. D'un autre côté je découvris le jardin & la maiſon des prêtres, qui vivent dans une neureuſe abondance, à l'ombre du ſaint dont ils exaltent les miracles.

LETTRE CXLI.

D'Amadabath.

DEPUIS ma dernière lettre, Madame, j'ai traverſé toute cette étendue de pays, qui s'étend depuis Agra juſqu'à la province de Guzarate, dont Amadabath eſt la capitale. On dit que cette ville fût bâtie par un roi du pays, nommé *Ahmed*, qui lui donna ſon nom; qu'un autre prince en bâtit une autre à quelque diſtance de là, ſous le nom de Mahmoud-Abad; les deux villes furent agrandies & réunies en une ſeule qui eſt aujourd'hui floriſſante par ſon commerce. Les Anglois y ont un établiſſement conſidérable. J'al-

lai loger chez le directeur, qui, dès le premier jour, après le ſouper, fit venir dans mon appartement une troupe de danſeuſes, qui ne furent pas trop ſatisfaites de la manière décente dont je les reçus.

Le directeur me mena le lendemain dans ſon caroſſe, pour me faire voir une partie de la ville. Cette voiture, faite à l'Indienne, étoit toute dorée, couverte de pluſieurs riches tapis de Perſe, & attelée de deux bœufs blancs, qui n'annoncent pas moins de courage que les chevaux les plus vifs. Je fus d'abord conduit à la principale place, nommée le *marché du roi*. Elle a ſeize cents pieds de long ſur huit cents de large, & eſt ornée

de tous côtés, d'un double rang de palmiers & de tamarins, entremêlés de citronniers & d'orangers.

La plûpart des rues ſont plantées des mêmes arbres, ce qui, outre l'agrément du coup d'œil, procure de la fraîcheur & une odeur délicieuſe, & donne de loin à cette grande ville l'apparence d'une vaſte forêt parſemée de maiſons de plaiſance. On me fit voir enſuite le château qui paſſe pour un des plus beaux de la province. Le palais des anciens rois de Cambaye attira auſſi ma curioſité. Il offre encore des reſtes peints & dorés, qui atteſtent au voyageur ſon ancienne magnificence. J'entrai dans le fameux temple des Banians:

il ne le cède en rien à aucun de ceux qui ornent la ville. J'y vis un prêtre pieuſement occupé à recevoir les préſens & les offrandes de ceux qui venoient y faire leurs dévotions. C'étoient des fleurs pour les idoles, de l'huile pour les lampes, du ſel, du bled & de l'argent pour les prêtres. Pendant que celui, dont je vous parle, paroit de fleurs les ſtatues, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur que ſon haleine ne profanât le ſaint myſtère. Il s'approchoit de tems en tems de la lampe, marmotoit quelques paroles, ſe frottoit les mains ſur la flamme, comme s'il les eût lavées à la fumée, & les promenoit ſur ſon viſage pour ſe purifier. Nous

le laissâmes édifier ou amuser le peuple par ces grimaces ; & nous continuâmes à parcourir la ville. Elle est grande & bien peuplée, les rues en sont larges & les bâtimens magnifiques. On lui donne à peu-près comme à Paris, sept lieues de circonférence, en y comprenant aussi les fauxbourgs, qui ne cèdent en rien à ceux de notre capitale. La garnison y est assez nombreuse pour réprimer & contenir certains brigands, qui ne reconnoissant ni l'autorité ni les loix du Grand-Mogol, font incessamment des incursions dans les environs.

La plus grande magnificence d'Amadabath & de ses environs consiste dans des tombeaux. Ce

ſont de grands & beaux édifices, accompagnés de jardins, ouverts à tout le monde. Le jardin de *ʒirké*, ſitué à une lieue & demie de la ville, eſt l'ouvrage d'un roi de Guzarate, qui le fit bâtir en l'honneur de ſon précepteur, qui s'étoit, dit-on, illuſtré par des miracles. Il ſeroit à ſouhaiter que les grands princes élevaſſent tous des monumens publics de reconnoiſſance à la mémoire des hommes vertueux & éclairés qui leur ont donné la vie morale. Cet édifice avoit auſſi pour moi un double intérêt. J'en parcourus tous les réduits, après avoir promené un œil d'admiration ſur quatre cents colonnes de marbre, de la hauteur de trente pieds. C'eſt

dans ce jardin qu'on voit les tombeaux de trois rois de Cambaye, qui marquèrent là leur ſépulture & celle de leur famille.

Il y a un ſi grand nombre de jardins dans les environs d'Amadabath, qu'il me fallut pluſieurs jours pour les parcourir tous. Un des plus beaux eſt connu ſous le nom de *jardin du roi.* On y admire un ſuperbe édifice, dont les foſſés ſont pleins d'eau, & les appartemens très-riches. Non loin de-là, on en voit un autre nommé gaîment le *joyau ;* au milieu de ce jardin eſt un vaſte réſervoir d'eau. Rarement y va-t-on ſans faire la rencontre de quelques jeunes Indiennes, qui s'y baignent : elles ne ſouffrent point que les In-

diens les voient, mais elles ſont bien moins difficiles pour les Anglois : auſſi, permirent-elles à mon directeur Anglois & à moi, d'y entrer & de leur parler.

Outre ces jardins, qui forment l'aſpect le plus riant, les grands chemins ſont encore bordés d'un double rang de cocotiers & d'autres arbres, qui logent & nourriſſent des familles innombrables de ſinges, & ſervent de retraite à toute ſorte d'oiſeaux & ſur-tout à des perroquets, qui égaient les voyageurs par des ſons demi-articulés.

Parmi les ſinges, j'en ai remarqué d'auſſi grands que des levriers, & d'aſſez forts pour attaquer un

homme : rarement cependant montrent-ils ce courage. Leur couleur eſt ici d'un verd-brun ; ils ont la barbe griſe, les ſourcils longs & blancs, & ſe multiplient à l'infini, ce qui fait que la ville en eſt abondamment peuplée ; ils ſont ſi familiers, qu'ils entrent dans les maiſons à toute heure, en toute liberté & en ſi grand nombre, que les marchands de confitures & de fruits, dont ces animaux ſont friands, ſont obligés de veiller continuellement aux voleries & aux rapacités de cette race friponne. Je me ſuis ſouvent amuſé à attrouper autour de moi un cercle de ces animaux : quelques amandes me procuroient & fixoient cette ſociété. Ils venoient

les prendre dans mes mains, & s'étudioient à faire tant de grimaces, & à prendre tant de poſtures plaiſantes, qu'ils ſembloient vouloir payer mes careſſes par la variété de leurs geſtes.

LETTRE CXLII.

D'Amadabath.

CETTE ville, Madame, fleurit ſur-tout, par le commerce qu'elle fait de toutes les marchandiſes de l'Aſie, & ſur-tout des étoffes de ſoie & de coton, dont on voit ici des fabriques ſans nombre. On emploie rarement les ſoies du pays, dont la qualité eſt médiocre; on ſe ſert de celles de la Chine & du Bengale.

Bengale. Les autres branches de commerce s'étendent ſur le ſucre-candi, la caſſonade & ſur toutes ſortes de confitures, & ſur le cumin, le miel, le vernis, l'opium, le borax, qui eſt un ſel minéral dont on ſoude les métaux, le gingembre, le ſalpêtre, le ſel ammoniac & ſur-tout l'indigo, qui croît ici en abondance.

Mais ce que j'ai trouvé de plus avantageux dans cette ville, c'eſt la commodité pour le change; les Banians font des traites & des remiſes, pour toutes les parties de l'Aſie, & même pour Conſtantinople. Ce qui convient d'autant plus aux marchands, que les brigands & les voleurs, dont je viens de vous parler, rendent les chemins

dangereux, quoique, comme je vous l'ai déjà dit, l'Empereur entretienne des ſoldats pour veiller à la ſûreté publique. Une partie des revenus d'Amadabath eſt deſtinée à la ſolde de ces troupes. Ils montent à plus de dix-huit millions, parce que cette ville a dans ſon territoire vingt-cinq bourgs, & près de trois mille villages, qui en dépendent.

Le Gouverneur, qui diſpoſe de cet argent pour la paie des troupes, eſt quelquefois lui-même le fauteur des brigands, & partage avec eux le fruit de leurs rapines. Il prend le titre de Kan ou de Raja, qui veut dire *Prince*, & poſſéde des richeſſes immenſes. Sa maiſon eſt compoſée de plus de cinq cents-

officiers, &, là, veille toujours une garde de deux cents hommes.

Ce Gouverneur, dans ſon hôtel & dans ſon déshabillé, eſt vêtu d'une ſimple veſte de toile de coton; mais quand il ſort & qu'il ſe montre en public, il paroît dans un coſtume & un équipage magnifique, aſſis ſur un éléphant, dans une eſpèce de trône; il ſe fait eſcorter d'une garde nombreuſe. Devant lui on porte des étendards de différentes couleurs, comme on portoit les faiſceaux devant les conſuls de l'ancienne Rome. Il eſt ſuivi de pluſieurs chevaux Perſans, menés à la main par des eſclaves. Il a ſous lui d'autres officiers, nommés par l'Empereur pour veiller ſur ſa conduite,

rendre la juſtice aux peuples & maintenir la police. Malgré ces inſpecteurs de ſes actions, il n'a pas moins la plénitude de l'autorité, comme le prouve l'hiſtoire ſuivante dont je vous garantis la vérité.

Un des derniers Gouverneurs de cette province avoit demandé une troupe de courtiſannes pour l'amuſer après ſon repas, en danſant toutes nues devant lui, comme c'eſt l'uſage dans le Mogol. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient paroître ce jour-là. Il ordonna de les amener dans l'état où elles ſe trouvoient; les valets chargés de ſes ordres, lui répétant toujours la même excuſe, il entra dans des accès de

colère. Alors ces malheureux craignant d'être moleſtés, ſe jettèrent à ſes pieds, & lui avouèrent que ces femmes n'étoient rien moins que malades ; mais qu'elles étoient occupées dans un autre endroit, où elles gagnoient de l'argent à une autre danſe ; ce qui les empêchoit de venir, parce qu'elles avoient la crainte de n'être point payées. Le Gouverneur prit aſſez gaiment cette défaite, mais en même tems, il envoya un détachement de ſes troupes qui ſe ſaiſit de huit de ces baladines. Ces pauvres malheureuſes ne furent pas plutôt entrées dans la ſalle, qu'il donna l'ordre barbare de leur trancher la tête. Elles demandèrent la conſervation

de leur vie, avec de grands cris épouvantables. Le Gouverneur reſta ferme dans ſa cruauté, & l'exécution fut faite, ſans que nul des aſſiſtans à cette ſanglante ſcène osât intercéder pour ces infortunées. Quel contraſte, Madame, de cet excès de barbarie, avec la douceur & la tolérance de notre gouvernement! En France, une danſeuſe, une actrice, manque impunément au public, ſous le plus léger prétexte de maladie; ſouvent même elle n'a pas beſoin de colorer ſon abſence de tous ces prétextes. Comme cet horrible ſpectacle étonnoit les étrangers, qui ſe trouvoient-là, le Gouverneur ſe mit à rire, & avec l'accent d'un ſecond Hérode,

il dit : Si j'en uſois autrement, bientôt je n'aurois plus d'autorité, & bientôt vous me verriez chaſſé de la ville par les enfans de ces baladines.

LETTRE CXLIII.

D'Amadabath.

Vous ne concevez pas, Madame, les nombreuſes familles d'oiſeaux & d'animaux, que la nature offre ici à la curioſité du philoſophe voyageur. Les perroquets ſont ſi communs & ſi familiers, qu'ils font leurs nids dans les villes, & les ſuſpendent au toît des maiſons, comme les hirondelles en Europe. Ceux-ci ſont de la grande eſpèce

& portent le nom distinctif de *corbeaux d'Inde*; les uns sont blancs, d'autres sont d'un gris de perle, & ont la tête panachée d'une houppe incarnate. On les appelle *kakatous*; mot qu'ils prononcent dans leur chant. Quelques-uns, plus petits & plus estimés pour la beauté & la diversité de leurs couleurs, font leurs nids dans les bois, les attachent adroitement au bout des branches & les suspendent en l'air. Par-là ils mettent leurs petits à l'abri des attaques des serpens. Ces oiseaux font un étrange dégât dans la campagne, où ils se nourrissent de grains & de fruits, au grand détriment des simples cultivateurs, qui, par principe de religion, n'o-

ſent les tuer, ni les empêcher de manger.

Ces bonnes gens ont les mêmes reſpects ſuperſtitieux pour les canards ſauvages, les hérons & les cormorans, dont la rivière eſt couverte.

Le cormoran eſt cet oiſeau que les naturaliſtes nomment *onocrotalus*, à cauſe du bruit qu'il fait dans l'eau, quand il y enfonce ſon bec & qu'en pouſſant ſa voix de toute ſa force, il imite le braîment de l'âne. J'ai remarqué dans cet oiſeau une adreſſe ſingulière, pour tirer de la coquille des moules la chair dont il ſe nourrit. Il avale d'abord cette coquille, & la garde dans l'eſtomac, juſqu'à ce que la chaleur

l'ait fait ouvrir ; alors il la vomit pour prendre le poiſſon.

Quant aux animaux, les plus communs de la province de Guzarate ſont les dains, les chevreuils, les onagres, les ſangliers & les lièvres ; voilà à-peu-près tout le gibier. Les buffles, les bœufs, les vaches & les moutons ſont les animaux domeſtiques.

Les forets ſont peuplées de lions, de léopards & d'éléphans, comme dans les autres pays de l'Inde. Les rivières ſont ſi poiſſonneuſes, qu'il eſt peu d'endroits où l'on puiſſe vivre plus délicieuſement. Le vin y manque, à la vérité, mais il eſt remplacé par le *tari*, excellente boiſſon. Le riz, les dattes & le

ſucre fourniſſent une eau-de-vie plus forte & plus agréable que celle qui ſe fait en Europe.

Point de rivières ici qui ne nourriſſent des crocodiles. Ces animaux y font des ravages étonnans parmi le bétail & même parmi les hommes. Ils ſe cachent dans l'herbe ou parmi des roſeaux, pour ſurprendre les malheureux qui vont, ou chercher de l'eau, ou ſe baigner, & les voyageurs qui ont l'imprudence de marcher ſur le bord des rivières. On a de la peine à les éviter à la courſe, quoiqu'en ſe détournant ſouvent & en tournoyant, on puiſſe éluder leur pourſuite ; car le crocodile n'a de vertebres ni au cou, ni à l'épine du dos ; ou bien il les a trop

ſerrées l'une contre l'autre, pour avoir l'adreſſe & la faculté de ſe tourner : auſſi ſurprend-il plus ſouvent, qu'il ne pourſuit. Il ſe laiſſe mollement entraîner par le cours de l'eau, comme une pièce de bois, en cherchant & pourſuivant des yeux les hommes ou les animaux qui ont le malheur de venir à ſa rencontre. Souvent ſon avidité le trahit, en lui faiſant ſaiſir l'hameçon, qui le rend la proie de ceux dont il vouloit faire la ſienne.

Les Banians, qui croient que les ames de ceux qui ont le malheur d'être engloutis dans le corps de ces animaux, vont droit dans le ciel, ſe gardent de les faire mourir. Tout Banian qui rougiroit ſes mains

mains du ſang d'un crocodile ſeroit réputé exclus du paradis.

Vous ne concevez pas la longueur de ces animaux. On m'a aſſuré qu'on en avoit vu qui avoient plus de cent pieds de long. Mais la meſure ordinaire de leur longueur roule aux environs de douze à quinze pieds. Ils ſont tous antropophages, tous friands de chair humaine. On fit ces jours derniers l'ouverture d'un crocodile, qui avoit avalé une femme avec ſes habits. La peau de leur dos eſt plus dure, plus impénétrable qu'une cuiraſſe à l'épreuve du mouſquet. Auſſi pour les tuer, on eſt obligé de les attaquer par les flancs & de les entamer

par le ventre. Mais ils n'expoſent guère au danger ces endroits foibles. Ils ſont en général fort poltrons, ſur-tout hors de l'eau, fuient ceux qui les attaquent, & ne montrent du courage qu'avec ceux qui leur montrent de la lâcheté en fuyant.

Quand ils ont fait leurs œufs au nombre de vingt-huit à trente, ils les couvrent de ſable, au croiſſant de la lune, & les y laiſſent juſqu'au déclin de la ſuivante. En les déterrant, ils tuent pluſieurs petits, ce qui les empêche de trop ſe multiplier. Le crocodile a la couleur d'un brun foncé, & la tête plate & pointue, avec de petits yeux ronds, ſans vivacité. Sa large gueule

ouverte d'une oreille à l'autre offre pluſieurs rangées de dents de forme & de grandeur différentes, mais toutes tranchantes ou aigues. Ses jambes ſont courtes, & ſes pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. C'eſt avec ces armes terribles, qu'il ſaiſit & déchire ſa proie. Sa principale force eſt dans ſa queue, qui eſt auſſi longue que ſon corps. Sa peau chargée d'écailles, eſt de tous côtés hériſſée d'un grand nombre de pointes. On en fait des bonnets ſi durs, qu'ils ne peuvent être fendus d'un coup de hache.

La nourriture ordinaire d'un crocodile eſt le poiſſon qu'il cherche ſans ceſſe au fond des rivières. Cet

animal jette une odeur de muſc, qu'il communique aux eaux qu'il habite; il eſt des perſonnes qui ſe nourriſſent de ſa chair.

LETTRE CXLIV.

De Cambaie.

CETTE ville, Madame, où j'arrivai hier, n'eſt qu'à quinze lieues d'Amadabath. C'eſt une des plus belles & des plus grandes de l'Indoſtan. Elle a donné autrefois ſon nom à la province de Guzarate, ainſi qu'au Golphe, près duquel elle eſt ſituée. Environnée d'une fort belle muraille de pierres de taille, elle a douze portes, de grandes maiſons & des rues droites

& larges, qui ſe ferment pendant la nuit. Cette ville occupe près de deux lieues de circuit, & eſt preſque auſſi commerçante qu'Amadabath, ſurtout en épiceries, en dents d'éléphans, en étoffes de ſoie & de coton, & en d'autres marchandiſes qu'on y apporte de toutes parts. On y compte trois marchés ſpacieux & quatre cîternes publiques, qui fourniſſent de l'eau à tous les habitans. De vaſtes jardins & de magnifiques tombeaux ornent ſuperbement ſes environs. Je n'en ferai aucune deſcription particulière; ils ont la même phyſionomie & les mêmes décorations, que ceux d'Amadabath, dont je vous ai tracé la figure. J'ai fait une viſite au Gou-

verneur de Cambaie, & il m'a prié à dîner. Après le repas, on a introduit des danſeuſes, qui ſe ſont miſes à danſer & à chanter toutes nues, avec plus d'adreſſe & de juſteſſe que ne font nos danſeurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans leſquels elles paſſoient avec une ſoupleſſe étonnante, & faiſoient mille poſtures en cadence, au ſon de la muſique, compoſée de hauts-bois & de petits tambourins. Leurs danſes reſſembloient aſſez à celles de quelques provinces méridionales de la France, où il me ſouvient d'avoir vu dans ma première jeuneſſe danſer, en certains jours de fête, avec des cerceaux couverts de rubans & de feuilles

de pampre, ce qui a fait donner à ces danſes le nom de *treilles*. Elles ſont ſur-tout en uſage chez les manouvriers de la Provence, où le peuple a une gaîté plus vive, que dans le nord de la France.

Le gouvernement politique, civil, ainſi que la police, ſont à Cambaie à-peu-près les mêmes qu'à Amadabath, & c'eſt encore un point ſur lequel je ne m'arrêterai point. Je ne vous dirai qu'un mot, Madame, ſur le jardin qui paſſe pour le plus beau de toutes les Indes. Il doit ſon origine à la victoire que le Grand-Mogol a remportée ſur le dernier roi de Guzarate. Auſſi l'appelle-t-on le jardin de la conquête. Il eſt embelli de ſuperbes bâtimens &

l'on y trouve en abondance, toutes les eſpèces de fruits qui croiſſent dans ces contrées.

LETTRE CXLV.

De Cambaie.

IL eſt à propos, Madame, de vous donner des obſervations générales ſur cette province de Guzarate dont la longueur eſt d'environ quatre-vingts lieues, ſur une largeur à-peu-près égale. L'ordre des ſaiſons dans cette contrée vous ſurprendroit, ſi vos connoiſſances géographiques ne vous avoient déjà inſtruite de la diverſité de la marche de la nature dans les divers climats du globe. Ici l'hyver commence

vers la fin du mois de juin, & dure juſqu'au mois de ſeptembre. Il n'y pleut que par intervalle, & particulièrement à la nouvelle & à la pleine lune. Le vent du nord y règne ſix mois de ſuite, & le vent du midi, pendant les ſix autres mois. Les grandes chaleurs ſont en avril, mai & juin. Elles ſeroient inſupportables ſans les vents, qui de tems en tems viennent rafraîchir l'air; mais le plus ſouvent ils élèvent une pouſſière dont ſoleil eſt obſcurci.

Le ſol eſt d'une nature très-fertile en toute ſorte de productions. Le bled eſt ici & plus gros & plus blanc que le nôtre. On en fait du pain excellent, qu'on ne cuit pas dans des fours, comme en Europe,

mais ſur des plaques de fer, en forme de gâteau. Les fèves & les pois y ſont plus petits, mais beaucoup meilleurs que ceux qu'on mange en France, particulièrement les pois, dont on nourrit les chevaux & les bœufs, au lieu d'avoine, production inconnue dans l'Inde. Le foin n'y eſt pas non plus en uſage. On n'y coupe l'herbe, que pour la faire manger toute verte aux beſtiaux. La plûpart des fruits & des légumes, que nous cultivons en Europe, ſont également connus dans ce pays. On y trouve des ananas & des cocos : quant aux fleurs, les Indiens en eſtiment moins l'odeur, que la couleur.

Cette belle & riche province

abonde en ſucre, en laque, en ſalpêtre & ſur-tout en indigo. Le meilleur indigo du monde croît ici aux environs d'Amadabath. L'herbe dont on le fait, reſſemble aux feuilles de carottes, mais elle eſt amère & plus courte. Elle pouſſe de branches, comme la ronce, & s'élève dans les années fertiles, à la hauteur de ſix ou ſept pieds. Sa fleur a la figure de la fleur du chardon; on en sème la graine au mois de juin, & on recueille la plante aux environs de décembre. La première année, on la coupe à un pied de terre : d'abord on fait ſécher les feuilles au ſoleil, puis on les fait tremper pendant quelques jours, dans une auge de pierre

pleine d'eau ; on remue cette eau de tems en tems, juſqu'à ce qu'elle ait attiré la couleur & la vertu de l'herbe ; quand elle en eſt bien impregnée, on la verſe dans une autre auge, où on la laiſſe dormir pendant une nuit. Le lendemain on vuide l'auge, & l'on paſſe le réſidu à travers un gros linge. Cette eſpèce de lie, expoſée au ſoleil, devient *indigo*, & c'eſt le ſeul bon & naturel. Les payſans, qui par-tout ſont très-intéreſſés, le falſifient, en y mêlant une terre, qui eſt de la même couleur ; & comme on juge de la bonté de l'indigo, par ſa légèreté, ils mettent un peu d'huile pour le faire ſurnager.

La ſeconde année de la plantation, la tige en produit d'autres qui ne valent pas les premières; mais on les préfère au gyngey, eſpèce d'indigo ſauvage. Le plus ſouvent on les laiſſe croître, pour les recueillir en graine. Celles de la troiſième année ſont d'une très-mauvaiſe qualité; auſſi les marchands étrangers n'en font aucun cas; on les emploie dans le pays pour la teinture des toiles. C'eſt une marque non équivoque de la bonté de l'indigo, lorſqu'il eſt de la couleur de la violette, & qu'il en a l'odeur, lorſqu'on le brûle.

LETTRE CXLVI.

De Cambaie.

JE ne vous ai point encore parlé des divers habitans de Guzarate ; on y compte des Mogols, des Perſans, des Arabes, des Arméniens & des Européens. Tout ce mêlange de nations donne aux mœurs, aux uſages & aux coutumes de cette province des caractères qui ſont continuellement en contrariété. Les Indiens de ce canton ont en général le teint baſané. Les hommes ſont forts & bien proportionnés, ont le viſage large & les yeux noirs, ſe raſent la tête & le menton, mais gardent la mouſtache, comme les

Perſans. Ceux qui font profeſſion du mahométiſme ſont vêtus comme ces Indiens ; mais ils arrangent différemment leur turban, & laiſſent pendre les deux bouts de leur ceinture, que les Perſans ne laiſſent jamais pendans. Quelques-uns portent à leur ceinture un poignard long d'environ un pied, & plus large du côté de la garde, que vers la pointe. D'autres, au lieu de poignard, portent une épée. Tous les ſoldats ſont armés de lances & de cimeterres.

Les femmes ſont petites, mais bien faites, propres, recherchées même dans leur ajuſtement, & magnifiques dans leurs habits. Elles laiſſent flotter leurs cheveux ſur

les épaules, & couvrent leur tête d'un petit bonnet ou d'un crêpe bordé d'or, dont les extrêmités tombent juſques ſur leurs genoux. Les plus diſtinguées chargent de pierres précieuſes ou de perles, leur cou, leurs oreilles & leurs narines. Outre leur robe, qui ne tombe qu'au-deſſous du mollet de la jambe, elles portent une chemiſe, qui ne paſſe pas les hanches, une jupe légère & des hauts-de-chauſſes fort amples, qui ſe nouent ſur l'eſtomac, avec un cordon d'or ou de ſoie, dont les bouts deſcendent ſur les pieds. Leur ſein eſt preſque nu, leurs bras le ſont auſſi juſqu'au coude, mais ils ſont chargés d'un grand nombre de bracelets. Leurs

ſouliers ordinairement de maroquin rouge, ſont plats ſur le derrière, & pointus par le bout.

Les femmes Banianes ont un autre coſtume. Elles ne ſe couvrent point le viſage, comme les mahométanes ; mais elles ſe parent la tête, les bras, les mains, les jambes & les pieds, de pierreries & de perles. Elles ont des robes de toile de coton très-fine, qui leur deſcendent juſqu'au milieu de la jambe. Par-deſſus, elles mettent un habit plus court, qu'elles ſerrent d'un cordon, à la hauteur des reins. Comme le haut de cet habillement eſt fort lâche, elles paroiſſent nues, depuis le ſein juſqu'à la ceinture. Une pièce d'étoffe de

ſoie fort claire, qui leur va juſqu'au deſſous du genou, leur ſert de caleçon. En été, elles portent des ſouliers de bois vernis, qu'elles attachent avec des courroies; mais pendant l'hyver, elles ont des pantoufles de velours ou de brocard, garnies de cuir doré, & dont le talon eſt fort bas.

Quant aux Banians, ils ſont vêtus de longues robes aſſez ſemblables à celles des Mogols. Ces robes ſont blanches, & d'une toile de coton très-fine, dont ils ſe font auſſi des turbans, mais un peu moins grands que ceux des mahométans. Ils ne ſe font point raſer la tête, mais leurs cheveux ſont coupés très-courts.

Comme les Banians forment la portion la plus importante & la plus nombreuſe des idolâtres qui peuplent cette province, il ne ſera pas inutile, je crois, Madame, que je vous parle de ce peuple. Son origine remonte aux tems les plus reculés, & pendant plus de quatre mille ans, cette nation s'eſt préſervée de tout mêlange. Elle eſt tellement attachée à ſa religion, que ni les mahométans, ni les chrétiens n'ont jamais oſé les tourmenter ſur cette matière. Dans tous les tems, elle s'eſt toujours montrée ſcrupuleuſe à conſerver ſes mœurs, ſes loix & ſes uſages, dans toute ſon intégrité.

Tous les Banians croient à un

dieu ſuprême. Mais en même tems, ils reconnoiſſent auſſi un principe du mal, qu'ils adorent ſous le nom de démon, auquel ils attribuent l'adminiſtration de l'univers, & la puiſſance de faire du mal aux hommes. Auſſi rempliſſent-ils leurs temples des images & des ſtatues de cet être malfaiſant. La figure, ſous laquelle ils le repréſentent, eſt hideuſe. C'eſt un monſtre bizarement enfanté par l'imagination de quelques fanatiques exaltés, qui lui ont donné une tête chargée de quatre cornes, & ornée d'une triple couronne, en forme de tiare, un viſage d'une laideur épouvantable, une large bouche, d'où ſortent deux dents menaçantes, comme

les défenſes d'un ſanglier ; une barbe affreuſe qui lui couvre tout le menton, deux mamelles qui lui pendent ſur le ventre, & plus bas une ſeconde tête plus hideuſe que la première, & enfin des pattes au lieu de pieds & une queue au derrière. Vous voyez que le portrait qu'ils ſe font du diable qu'ils adorent, ne le cède pas en laideur à celui que s'en forment les religions où il eſt le plus en horreur. Cette idole eſt placée ſur une table de pierre en forme d'autel. D'un côté on met de l'eau pour la purification, & de l'autre eſt un tronc pour les aumônes. Le prêtre aſſis au pied de l'idole, fait ſes prières, & va enſuite prendre dans un vaſe, de

l'eau jaune, mêlée de bois de ſandal, dans laquelle on broye quelques grains de riz, pour marquer le front de ceux qui ont prié avec lui; cérémonie qui a quelques traits de ſimilitude avec celle que les chrétiens obſervent le jour des cendres.

Les Banians ont des temples dans les villes, à la campagne, le long des grands chemins, dans les bois & ſur les montagnes. Ces temples ne ſont ornés que de figures du diable, que de mauvais peintres ont barbouillées ſur les murs, & ne ſont éclairés qu'à l'aide de lampes funèbres, que l'on tient perpétuellement allumées.

Ces peuples dont la propreté eſt

extrême, font consister le point essentiel de leur religion, dans la purification corporelle, & ne passent aucun jour sans se laver. Ceux qui habitent le bord d'une rivière tous les jours s'y plongent de grand matin jusqu'à la ceinture, tenant à la main une paille, qu'ils reçoivent de leurs prêtres, à laquelle ils attachent la vertu de chasser les démons. Pendant le bain, le Bramine leur donne sa bénédiction, & leur prêche les dogmes de Brama.

La religion Baniane renferme tant de différentes sectes, qu'on en compte jusqu'à vingt-quatre, qui chacune ont leurs prêtres, leurs temples, leurs dieux particuliers. Au milieu de tant de diversités

d'opinions, toutes ces ſectes s'accordent ſur certains points, tels que les grands dogmes de l'immortalité & de la tranſmigration des ames, les purifications corporelles & l'abſtinence de toute eſpèce d'animaux.

Quant au caractère des Banians, j'y obſerve beaucoup de reſſemblance avec le caractère François. Ils ſont doux, polis, tendres, ingénieux, hoſpitaliers, francs, ſurtout avec les étrangers, & d'une modeſtie qu'on ne trouve pas toujours chez les Européens. Il n'eſt pas rare de voir même, parmi eux, des gens éclairés & ſavans dans toutes les claſſes, des banquiers, des jouailliers, des courtiers

tiers très-calculateurs, des marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de ſoie, & de toutes les marchandiſes Indiennes. Leurs boutiques ſont belles, leurs magaſins richement fournis, mais ils ne vendent ni viande, ni poiſſon, ni rien de tout ce qui a vie, toujours par principe de religion. Ils ſont tous très-commerçans, auſſi tous ſont dans l'opulence, & vivent dans une ſomptueuſe magnificence. Leurs maiſons ſont belles, commodes & ſuperbement meublées. Le pavé en eſt couvert de nattes bien travaillées, ſur leſquelles ils s'aſſeyent, les jambes croiſées, à la manière des tailleurs.

Le peuple qui forme les claſſes

d'artiſans, ne vit que du travail de ſes mains. Les tiſſerands, ſurtout, ſont très-nombreux; c'eſt de leurs manufactures que ſortent ces belles toiles fines, ces belles étoffes Indiennes, que l'Europe admire & recherche. Cette induſtrie, cette ardeur pour le travail eſt égale dans les deux ſexes, pour les tapis, les courtes-pointes, & toutes ſortes d'ouvrages de coton & de ſoie, de la plus grande beauté.

Ces Banianes ont la coupe du viſage bien faite, & beaucoup d'agrémens dans la phyſionomie. De beaux cheveux noirs & bien bouclés, attachés ſur le derrière du cou, avec un nœud de ruban,

leur donnent de la grace. C'eſt un meurtre, que le bétel qu'elles mâchent continuellement, leur noirciſſe les dents & les gencives. Mais elles ſont parvenues à perſuader aux hommes & à croire elles-mêmes qu'il eſt beau de les avoir noires. Elles raillent les Européens, qui ont, diſent-elles, *les dents blanches comme les chiens* & *les ſinges*.

L'éducation des enfans Banians eſt différente de celle des Mogols. Les garçons apprennent de bonne heure l'arithmétique & l'écriture ; enſuite on les applique à la profeſſion de leur père ; car il eſt rare qu'ils abandonnent l'état dans lequel ils ſont nés. La coutume eſt de les fiancer à l'âge de quatre ou

cinq ans, & de les marier lorſqu'ils en ont dix ou douze. Les cérémonies du mariage ſont différentes, ſuivant les cantons ; mais l'uſage conſtant, eſt de n'accorder les filles à ceux qui les recherchent, que pour une ſomme d'argent, ou pour quelque préſent. Dans les plus riches familles, il eſt rare qu'une fille apporte d'autre dot, que ſes habits & ſes meubles. S'il arrive qu'elle n'ait point d'enfans, le mari peut prendre une ſeconde & même une troiſième femme. Une veuve, au contraire, ne peut plus contracter d'engagement, & eſt obligée de ſouffrir qu'on lui ôte ſes parures, & qu'on lui coupe les cheveux ; on ne la contraint point de ſe

brûler avec le corps de ſon mari; mais on ne l'en empêche point, ſi elle en a le courage. Si elle ne peut ſe réſoudre à vivre dans le célibat, elle ſe fait danſeuſe publique, & c'eſt ce qui arrive ordinairement.

Le jour du mariage, les deux familles après avoir marché en cérémonie dans les principales rues de la ville, viennent ſe placer ſur des nattes, près d'un grand feu, dont on fait faire deux ou trois fois le tour aux jeunes époux. Le Bramine prononce ſur eux quelques paroles, & dans pluſieurs endroits, le mari & la femme, pour gage de leur union, ſe donnent réciproquement une noix de coco, pendant que le Bramine lit ſes

formules. Le repas de nôce eſt toujours proportionné à la richeſſe des familles.

LETTRE CXLVII.

De Surate.

CETTE ville, Madame, eſt ſituée à l'entrée du Golphe ſur la rive ſud de la riviere nommée Taphi. Dans ce Golphe on eſt expoſé à beaucoup de dangers, à cauſe du flux & du reflux qui y ſont conſidérables. L'eau ſe retire quelquefois l'eſpace de trois milles, & découvre à nû de grandes maſſes de rochers, où vont périr ſouvent les vaiſſeaux.

Surate eſt encore une des plus

grandes villes de l'Inde & des plus peuplées, quoiqu'elle ait beaucoup ſouffert des invaſions des Maures, de celles des Marates, & qu'elle ait été pluſieurs fois la proie du pillage. Ce n'étoit originairement qu'un amas de cabanes de pêcheurs qui ſe raſſembloient ſur le bord méridional du Taphi. Dans le treizième ſiècle, elle n'étoit pas encore connue, que Cambaie étoit déjà célèbre.

Voici les détails que j'ai lus ſur ſon origine dans la bibliothèque du dernier Soubedar mahométan.

Sous le règne de Mamouh Beigreh, cinquième roi d'Amed Abad, ſur la fin du quinzième ſiècle, tous ces pauvres gens qui vivoient de

leur pêche, avoient pour chef un homme de leur profeſſion. Celui-ci payoit les droits de ſa petite aldée à l'Hakem ou Gouverneur de Render, ville ſituée ſur la rive ſeptentrionale du Taphi, qui commandoit dans le pays pour le roi d'Amadabath. Les Portugais dans leurs courſes, ayant pillé les bords de cette rivière, Suratdji, dont les gens étoient ſans défenſe & avoient ſouffert conſidérablement, porta ſes plaintes au Roi d'Amadabath. Ce prince s'informa des revenus du territoire de ces pêcheurs, & ordonna enſuite au Gouverneur de Render, d'élever une fortereſſe qui mît l'aldée de Suratdji à l'abri de toute inſulte. Après bien des ten-

tatives en d'autres lieux, les fondemens de cette place furent enfin jettés dans le lieu où elle eſt maintenant. Le Gouverneur propoſa à Suratdji, de donner ſon nom à cet établiſſement, pour prix de l'emplacement qu'il lui cédoit. Du nom de Suratdji, ce lieu fut appelé *Surate*. La date que j'ai lue gravée ſur le devant de la fortereſſe, apprend qu'elle ne fut achevée qu'en 1524. La ville s'agrandit lentement. En 1666 elle n'avoit que des murailles de terre, en très-mauvais état. La première enceinte fut faite quelques années après, & la ſeconde, il y a plus de cinquante ans, ſous la Nababie d'Aïder-Kouli-Kan; elles ont chacune douze

portes, & ſont défendues par des tours rondes, où ſont dreſſées des batteries de canons.

Surate a été long-tems le ſeul port par lequel l'Empire Mogol exportoit ſes manufactures, & recevoit ce qui étoit néceſſaire à ſa conſommation. Cependant n'imaginez pas que ce port où les vaiſſeaux Européens chargent & déchargent leurs marchandiſes & où elles ſont gardées dans des cours & des magaſins, ſoit aux portes de Surate. On ne le trouve qu'à quatre lieues de cette ville, au village de Suhali. C'eſt-là que tous les grands vaiſſeaux abordent; c'eſt de là qu'on eſt obligé de faire tranſporter par terre toutes les marchandiſes dont ils ſont

chargés. Les facteurs François, Anglois & Hollandois, ont leurs comptoirs à une demi-lieue de la mer, à quelque distance l'un de l'autre. L'entrée de la rade n'est pas bien large, ni le hâvre fort étendu, mais on y est à couvert de tous les vents excepté du sud-ouest, qui oblige de quitter cette côte dans un certain tems de l'année. Un ouragan terrible s'élève une fois par an, & force les marchands à transporter à grands frais, tous leurs effets dans la ville; il dure quelquefois douze à quinze jours, avec des circonstances si effrayantes, que tous ceux qui habitent les bords de la mer, cherchent un asyle dans les murs de Surate; si cette ville

étoit placée ſur le bord de la mer, à l'entrée de la rivière, & que les vaiſſeaux puſſent mouiller ſeulement à une lieue de diſtance, il n'eſt pas douteux que dans peu de tems elle ne devînt la plus peuplée, la plus commerçante & la plus riche de l'univers.

Les Anglois, les Hollandois & les Portugais ont un comptoir dans cette place. La France y entretenoit un conſul, qui ne put jamais obtenir d'arborer le pavillon François à ſa loge, & qui dans cette dernière guerre a été obligé de ſe retirer.

Le Nabab fait ſa réſidence à une lieue de la ville. Tributaire du Mogol, il eſt eſclave des Anglois, qui

qui dirigent toutes ſes opérations, & commandent ſans avoir l'air d'être Souverains. La citadelle appartient à ces derniers; ils y placent leur pavillon à côté de celui du Nabab, & leurs troupes gardent l'intérieur, tandis que les ſiennes occupent le dehors. La ville, autrefois moins peuplée, n'exigeoit qu'une enceinte médiocre; depuis que le commerce y a attiré de toutes parts une foule de négocians & d'ouvriers, il a fallu bâtir des fauxbourgs, & les enfermer dans une ſeconde enceinte.

Cet aggrandiſſement donne à Surate cinq lieues de tour. Cette ville eſt bâtie en quarré; mais du côté de la rivière qui fait un dé-

tour, elle forme une eſpèce de croiſſant. Quoiqu'aujourd'hui on ne trouve point ici tout ce que la plume de pluſieurs voyageurs & particulièrement l'auteur de l'Hiſtoire philoſophique & politique, nous ont peint dans de brillantes deſcriptions; cependant Surate offre encore des détails, qui peuvent intéreſſer votre curioſité.

Toutes les maiſons ſont couronnées d'une plate-forme comme en Perſe, & la plupart accompagnées de jardins. La grande place eſt environnée de beaux édifices; & le château qui la termine, n'eſt pas un de ſes moindres ornemens. Il a pour foſſé la rivière même, qui baigne ſes baſtions & en rend l'approche dif-

ficile. L'extérieur de la plûpart des maiſons eſt auſſi orné, auſſi riche d'ouvrages de menuiſerie, que l'intérieur de nos appartemens ; & l'intérieur de celles-là le diſpute à ceux-ci pour la beauté des murs, des plafonds, des parquets, qui tous ſont revêtus de porcelaine. Une infinité de vaſes faits de la même matière, donnent aux chambres un air de grandeur, d'opulence, de propreté & de fraîcheur, qu'on ne trouve pas toujours dans les maiſons Européennes ; les fenêtres ne ſont point de verre, comme dans celles-ci ; ce ſont des écailles de crocodile ou de tortue, ou des nacres de perle, dont les différentes couleurs fourniſſent la lumière

la plus variée. La plate-forme, qui termine les maiſons, ſert à jouir de la fraîcheur du ſoir ; c'eſt-là que pour ſe ſouſtraire à la chaleur concentrée dans l'intérieur des appartemens, on fait porter les lits.

Outre les édifices publics, tels que l'hôtel du Gouverneur, la douane & les bazars, on en remarque encore d'autres que des négocians de diverſes nations ont fait bâtir dans les plus beaux quartiers de la ville. Les plus magnifiques bâtimens appartiennent aux Hollandois & aux Anglois. Les hôtels de ces deux nations ſe nomment *Loget* : celui de ces derniers appartient au Grand-Mogol, & eſt un des plus beaux de la ville. L'empereur

de qui les Anglois le louent, n'en reçoit point le prix, mais le conſacre à l'embelliſſement & aux réparations de l'édifice. Pour moi je loge dans la maiſon d'un négociant, à qui je dois bien des connoiſſances ſur cette ville. Demain nous devons aller nous promener dans tous les environs, qui offrent, dit-on, une variété de beaux tableaux.

LETTRE CXLVIII.

De Surate.

LES dehors de Surate m'ont procuré, Madame, des promenades charmantes, le long des deux côtés de la rivière, dans un terroir fertile. Pluſieurs beaux jardins y ſont accompagnés de maiſons de plaiſance. Ces maiſons ſont d'une blancheur éclatante, couleur très-aimée dans l'Inde, & forment un beau ſpectacle, qui tranche agréablement avec la verdure. La chaleur de l'air y eſt adoucie par l'ombre d'une infinité d'arbres & par le voiſinage des eaux. Mais les environs de Surate n'offrent rien

qu'on puiſſe comparer à un monaſtère de Fakirs, qui ont pris ſoin de rendre cette retraite auſſi agréable que commode. Ce monaſtère voiſin de la rivière, eſt embelli par tout ce que l'art peut inventer pour la perfection de la nature; auſſi les Fakirs qui l'habitent, ſont-ils plus fiers que ceux qui habitent d'autres retraites. Ces moines, dont je vous ai parlé dans le cours de mes voyages, ſont ſi orgueilleux de leur habitation, que dernièrement un frère quêteur de ce couvent oſa me demander vingt roupies d'aumône. Je lui répondis en riant, ſi dix-neuf ne lui ſuffiroient point? il les refuſa, dans l'opinion qu'il n'étoit pas de ſa

dignité de rien diminuer de ſa première demande.

On voit encore, dans le voiſinage de cette ville, une aſſez belle promenade, appelée le *jardin de la princeſſe*, parce qu'il appartenoit autrefois à la ſœur de l'Empereur. Ce ſont des allées d'arbres de toute eſpèce, avec des baſſins pleins d'eau, d'où ſortent mille petits ruiſſeaux, qui coulent le long de toutes ces allées. Non loin de-là, eſt un grand réſervoir d'eau, regardé comme un monument rare & comparable aux plus beaux ouvrages de l'antique Rome, pour l'utilité publique. Ce réſervoir a un contour de ſeize angles dont chaque côté a cent pas de longueur,

il eſt pavé de grandes pierres unies, avec des degrés à l'entour, en forme d'amphithéâtre, depuis les bords juſqu'au fond du baſſin. On y a ménagé trois deſcentes en talus pour ſervir d'abreuvoir; & au milieu de cette eau, s'élève un bâtiment où l'on ne peut aborder qu'en bateau. On va là pour prendre le frais & s'amuſer. Ce grand réſervoir ſe remplit d'eau de pluie; les habitans de Surate n'en buvoient point d'autre, avant la découverte des puits, qui aujourd'hui en fourniſſent à toute la ville.

LETTRE CXLIX.

De Surate.

CETTE ville, Madame, renferme près de quatre cent mille habitans, commandés par deux Gouverneurs. L'un eſt purement militaire, & loge conſtamment au château. Il ne reconnoît point celui de la ville, & a ſa juriſdiction particulière.

Le Gouverneur civil eſt chargé de l'adminiſtration des affaires publiques, de la juſtice, de la police & de la recette des droits d'entrée & de ſortie. Rarement s'éloigne-t-il de ſon palais, où il ſe tient toujours à portée de recevoir les requêtes des négocians & de régler les affai-

res qui demandent une prompte expédition. Il a une garde de cavalerie & d'infanterie pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour l'exécution de ſes ordres ; mais quand il ſort pour prendre l'air, il n'eſt le plus ſouvent accompagné que de deux eſclaves, l'un pour conduire l'éléphant ſur lequel il eſt aſſis, l'autre pour l'éventer avec une queue de cheval, attachée à un bâton. Dans les affaires importantes, il eſt obligé de prendre l'avis de trois autres officiers, qui rendent compte à la cour de tout ce qui arrive de remarquable & d'important. Ils ont chacun un département particulier; l'un eſt verſé dans la connoiſſance des loix, & partage avec le Gou-

verneur le dépôt de l'autorité ſuprême, dans tout ce qui appartient aux uſages civils de l'empire; l'autre tient regiſtre de tout ce qui arrive journellement; le troiſième eſt établi pour prévenir, empêcher & punir les déſordres. Il fait toutes les nuits trois rondes par la ville, à neuf heures, à minuit & à trois heures du matin. Il eſt accompagné de domeſtiques & de ſoldats armés: les fautes ſont punies par quelques jours de priſon, & ſi elles ſont graves par des coups de bâton; s'il ſe fait quelques vols à la campagne, un officier particulier eſt obligé d'en répondre. Il a ſous ſes ordres, une troupe qui fait l'office de nos archers, & qui obſerve con-

tinuellement les grands chemins & les villages, pour donner la chaſſe aux voleurs.

Il y a encore à Surate un ſecrétaire d'état nommé par le Grand-Mogol, pour veiller à la conduite des Gouverneurs, & s'oppoſer aux entrepriſes de leur avarice. Il eſt chargé de faire payer les troupes qu'on envoie dans la province, d'examiner la manière dont la juſtice eſt adminiſtrée, & de rendre compte à la cour du tribut, en marchandiſes, que dépoſent, en paſſant, les navires qui partent tous les ans, pour la Mecque. Le prince retire de ces caravanes quatre ou cinq millions de revenus.

Surate eſt la ville du monde où

l'on voit le plus d'habitans de diverſes nations & de différentes religions, qui toutes jouiſſent du libre exercice de leurs cultes. Mogols, Banians, Indiens, Arabes, Perſans, Arméniens, Turcs, Juifs, François, Anglois, Hollandois, tous les peuples ſont-là. Les Mogols ſont les plus conſidérés, ſoit parce que leur religion eſt celle du Grand-Mogol & des grands Seigneurs, ſoit parce qu'ils font profeſſion de porter les armes. Ils nourriſſent parmi eux de ſi grands préjugés, qu'ils ont une ſorte d'averſion pour les métiers, & même pour le commerce : ils aiment mieux embraſſer un état ſervile, qu'un emploi honnête. Les Banians, au

contraire, amis du travail & de la ſolitude, ſe vouent à des états plus penibles. Les Anglois & les Hollandois ſont diſtingués par les beaux établiſſemens qu'ils ont à Surate. Ils en ont fait une des villes les plus marchandes de l'Orient. Les Anglois ſur-tout y ont établi le centre de tout leur commerce des Indes. Ils y ont un préſident à qui les commis des autres bureaux ſont obligés de rendre compte : ils viennent ici, tous les ans, pour cet effet. Cette charge ouvre les moyens d'acquérir la plus grande fortune. Car outre ſes honoraires & les émolumens que lui paie chaque vaiſſeau, ce préſident a le pouvoir d'exercer le négoce pour ſon

propre compte, dans toute l'Aſie. Il a ſous lui des officiers ſubalternes, qui compoſent le conſeil. Dans cette aſſemblée, il a deux voix; c'eſt-là qu'on juge toutes les affaires qui concernent la compagnie & les perſonnes qu'elle emploie. Cette compagnie a un ſecrétaire, un miniſtre, des facteurs, des écrivains, des élèves, qui tous ſont logés & nourris dans le palais, & peuvent, comme le préſident, commercer pour leur profit particulier. Nul de ces commis ne peut paſſer la nuit hors du palais, ſans la permiſſion du préſident. Tous les jours ils mangent à une table commune, où chacun ſe place ſelon ſon ancienneté. Elle eſt couverte de ce

que l'Europe & l'Aſie ont de plus rare. Perſonne à Surate, même les plus grands ſeigneurs de l'Empire, ne ſont ſervis avec plus de délicateſſe & de profuſion. On m'a quelquefois fait l'honneur de m'inviter. Je fus témoin dernièrement d'une naïveté d'un Indien, qui avoit eu la curioſité de nous voir à table. Il parut fort ſurpris de voir, à l'ouverture d'une bouteille de champagne, jaillir le vin avec impétuoſité. Interrogé ſur le ſujet de ſon étonnement, il répondit : *ce n'eſt point de voir ſortir la liqueur de la bouteille, mais je ne ſais point comment on a pu l'y faire entrer.*

Il eſt peu d'étrangers à Surate, & ſur-tout d'Européens, qui ne

dînent quelquefois chez les Anglois. Pour ſatisfaire tous les goûts, ceux-ci ont trois cuiſiniers de différentes nations, qui apprêtent les mets, chacun à ſa manière. On ne ſert jamais de ragoûts François. Les Anglois montrent juſques ſur leurs tables, ce ſentiment d'animoſité qu'ils nourriſſent contre nous. Les jours de fête, le préſident invite tous les officiers de la compagnie à dîner dans quelque jardin hors de la ville. Dans ces promenades il imite & ſurpaſſe même le faſte des Gouverneurs. Elevé ſur un ſuperbe palanquin, ſoutenu par quatre hommes, il ſe fait précéder de deux étendards, ſuivis de pluſieurs chevaux de main, richement

harnachés. A ſa ſuite viennent les officiers montés ſur d'autres chevaux d'un auſſi grand prix. Et puis tous les domeſtiques ſuivent à pied, après cette première diviſion. Le conſeil paroît dans un grand caroſſe ouvert, brillant d'or & d'argent, & traîné par des bœufs; & tout cet équipage eſt ſuivi de la foule des ſacteurs. Ce cortége qui traverſe toute la ville, inſpire au peuple plus de reſpect pour le préſident de la nation Angloiſe, que pour le Gouverneur dont la grandeur s'efface & s'éclipſe devant l'opulence du commerce, comme le luxe de la nobleſſe Françoiſe, devant le faſte inſolent de la finance.

LETTRE CL.

De Surate.

IL eſt tems, Madame, de vous faire connoître les mœurs des habitans de Surate. Dans le premier âge de cette ville, les Banians étoient les ſeuls qui fiſſent revivre parmi eux cette ſimplicité, cette auſtérité de mœurs, cette fidélité ſcrupuleuſe & toutes ces vertus antiques, qu'on ne trouve plus que dans l'hiſtoire des premiers habitans de la terre. Vous connoiſſez les Banians de nos jours, vous ne ſerez point fâchée de connoître leurs pères. C'eſt à l'aide de ces

comparaiſons que l'homme profite de ſes voyages, & juge des progrès ou des pertes d'une nation. Les Banians étoient renommés pour leur franchiſe dans le commerce. Quelques momens leur ſuffiſoient pour terminer les affaires les plus importantes. Le vendeur annonçoit, en peu de mots & à voix baſſe, la valeur de ſa marchandiſe. L'acheteur lui répondoit en mettant une main dans la ſienne, qu'il avoit auparavant enveloppée d'un voile. Par le nombre de doigts qu'il plioit ou qu'il étendoit, il figuroit ce qu'il prétendoit diminuer du prix demandé, & ſouvent la vente étoit conclue, ſans qu'on eût proféré une ſeule parole. Pour

la ratifier, les contractans ſe donnoient une ſeconde fois la main, & un accord fait avec cette ſimplicité étoit toujours inviolable.

Leurs enfans, qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles; à peine avoient-ils une lueur de raiſon, qu'ils étoient ſagement initiés dans tous les myſtères du commerce. Il étoit ordinaire qu'un enfant de dix à douze ans fût en état de remplacer ſon père. Quel contraſte, quelle diſtance de cette éducation à celle de nos enfans; & cependant quelle différence entre les lumières des Indiens & les nôtres!

Les Banians qui avoient quelques

eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité, dont le peuple François même auroit peine à ſe faire une idée. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices, mais leur permettoient encore d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendans. Comme ici je vois s'éclipſer la grandeur romaine devant la ſimplicité Baniane! Les Romains imprimoient ſur tout ce qui les environnoit le caractère de leur ſupériorité, & ne voyoient dans leurs eſclaves, que de viles créatures, ſur qui ils croyoient

avoir le droit de vie & de mort; & les Banians ne voyoient dans ces mêmes eſclaves, que des hommes, qu'ils devoient traiter comme leurs égaux & leurs frères.

La dépenſe des Banians étoit bien au-deſſous de leur fortune. Réduits par principe de religion à ſe priver de viandes & de liqueurs ſpiritueuſes, ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts ſimples. On ne les voyoit s'écarter de cette frugale économie, que pour l'établiſſement de leurs enfans. Dans ce jour de fête, tout étoit prodigué pour le feſtin, pour la muſique, pour la danſe & les feux d'artifice. Leur ambition, folle ſans doute, étoit de pouvoir ſe vanter

vanter de la dépenſe que leur avoient coûté ces nôces. Elles montoient quelquefois à cent mille écus ; ce qui vous donne une idée de leur richeſſe.

Leurs femmes dans leur ménage partageoient ce goût pour les mœurs ſimples. Leur unique gloire étoit de plaire à leur époux. Peut-être que la grande vénération qu'elles gardoient à la fidélité conjugale, naiſſoit de l'uſage de les engager, comme vous ſavez, dès l'âge le plus tendre. Ce ſentiment étoit à leurs yeux le point le plus ſacré de leur religion. Jamais elles ne ſe permettoient le plus court entretien avec les étrangers. Moins de réſerve auroit inquiété des maris qui ne

pouvoient concevoir la familiarité qu'on leur aſſuroit exiſter en Europe entre les deux ſexes. On n'auroit pu les perſuader, que des manières ſi libres n'avoient aucune influence maligne ſur les mœurs. Ils répondoient par un ſigne de tête, qu'ils accompagnoient de ce vieux proverbe : Si l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.

Les *Parſis*, autre peuple de Surate, avec d'autres uſages, avoient un caractère plus doux. C'étoient des hommes robuſtes, bien faits & infatigables. Ils étoient propres à tous les travaux, mais ils excelloient ſur-tout dans la conſtruction

des vaiſſeaux & dans l'agriculture. Leur douceur & leur probité étoient telles, que jamais aucun Parſis ne fut cité devant le magiſtrat pour aucun acte de violence, ou quelque engagement de mauvaiſe foi. La ſérénité de leur ame ſe réfléchiſſoit dans tous leurs traits, & une douce gaîté animoit toujours leur converſation. La poéſie rimée les charmoit, & rarement parloient-ils, même dans les affaires publiques & les plus ſérieuſes, autrement qu'en vers. C'étoit un peuple poëte, ce qui ſemble confirmer l'opinion que les premiers hommes ont parlé en vers. Ces Parſis n'avoient point de temple, mais tous les matins & tous les ſoirs, ils s'aſſembloient

ſur le grand chemin ou auprès d'une fontaine, pour adorer le ſoleil levant, le ſoleil couchant. La vue même du plus petit feu interrompoit toutes leurs occupations, & élevoit leur ame à la contemplation de cet aſtre bienfaiſant. Au lieu de brûler les cadavres de leurs morts, comme les Indiens, ils les dépoſoient dans des tours extrêmement élevées, où ils ſervoient de pâture aux oiſeaux de proie. Leur prédilection pour les ſectateurs de leur religion, ne les empêchoit pas d'être ſenſibles au malheur de tous les hommes : ils les ſecouroient avec généroſité, & leur pitié s'étendoit juſqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes paſſions étoit d'ache-

ter des eſclaves, de leur donner une éducation ſoignée, & de les rendre enſuite à la liberté. Ils étoient ſi nombreux, ſi unis & ſi riches, qu'ils ſe rendirent quelquefois ſuſpects au gouvernement. Mais ces préjugés furent toujours diſſipés par la conduite paiſible & meſurée de ce bon peuple. On ne pouvoit le blâmer que d'une ſaleté dégoûtante, ſous les apparences d'une propreté recherchée. Tels étoient les Parſis à leur arrivée aux Indes, tels ils ſe conſervèrent au milieu des révolutions qui bouleversèrent ſi ſouvent l'aſyle qu'ils avoient choiſi, & tels ils ſont encore.

Ces Parſis, Madame, qui vers le dix-huitième ſiècle, vinrent du

fond de la Perſe s'établir dans le Guzarate, reçurent des loix du prince de ce canton, qui ne conſentit à les recueillir dans ſes états, qu'à condition qu'ils dévoileroient les myſtères de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armoiries, qu'ils parleroient l'idiôme du pays, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public ſans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, ſelon la pratique générale. Comme ces ſtipulations n'avoient rien de contraire au culte qu'ils profeſſoient, les refugiés les acceptèrent.

L'habitude du travail contractée & nourrie par une heureuſe néceſſité, les fit bientôt proſpérer.

Aſſez ſages pour ne ſe mêler ni du gouvernement ni de la guerre, ils furent toujours dans une paix profonde. Ils ont toujours formé un peuple ſéparé par l'attention qui eſt paſſée d'âge en âge dans les familles, à ne point s'allier avec les Indiens ; & par l'attachement aux principes religieux, qui leur avoient fait quitter leur patrie. Deſcendans des anciens diſciples de Zoroaſtre, les Parſis connus encore ſous le nom de Guèbres, ſont tous adorateurs du feu ; ils ont un temple, monument de la ſimplicité de leurs mœurs. C'eſt une chaumière de paille, qui renferme le feu ſacré, continuellement entretenu par leurs prêtres. Ces Guè-

bres après avoir erré de la Perſe dans le Kouſiſtan, du Kouſiſtan dans l'Ormus, de l'Ormus dans le Guzarate, où ils furent jettés heureuſement par une tempête, pour remercier leur dieu de les avoir ſauvés, élevèrent ce temple, en forme de chaumière, au feu *Behram*. Trop heureux ce peuple, qui ne forme encore qu'une nombreuſe famille, ſi l'ignorance & l'avidité de leurs prêtres n'avoient altéré ſon caractère.

L'induſtrie & l'activité de ces nouveaux habitans ne tardèrent pas à ſe communiquer à la nation hoſpitalière, qui les avoit ſi ſagement accueillis. Le ſucre, le blé, l'indigo & d'autres productions

furent naturaliſées ſur un ſol que des rivières avoient juſqu'alors ſtérilement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits & les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent pour la première fois, ces haies, ces enclos, ces autres agrémens utiles & champêtres, qui embelliſſent ou enrichiſſent les contrées Européennes. Les atteliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, la ſoie fut miſe en œuvre dans tout le Guzarate; & voilà les heureuſes révolutions, que cette partie de l'Inde dut à l'arrivée des Patſis.

LETTRE CLI.

De Surate.

COMBIEN les Mogols, Madame, s'éloignoient des mœurs pures & auſtères des autres habitans de Surate. Ces mahométans ne ſe virent pas plutôt en poſſeſſion de cette ville, qu'ils s'y embarquèrent en foule, pour aller viſiter la Mecque. Beaucoup de ces pélerins s'arrêtoient au port avant le voyage, un plus grand nombre à leur retour. Les commodités qui étoient plus multipliées dans cette fameuſe cité, que dans tout le reſte de l'empire, y fixèrent les plus opulens. Leurs jours s'écouloient dans l'inaction

ou dans les plaiſirs. Le ſoin d'arquer leurs ſourcils, d'arranger leurs barbes, de peindre leurs ongles & l'intérieur de leurs mains, faiſoit fuir ſans ennui, une partie de la matinée. Ce qui reſtoit de tems étoit employé à monter à cheval, à fumer, à boire du café, à ſe parfumer, à s'étendre mollement ſur des lits de roſe, à ſe bercer les oreilles & l'eſprit de la lecture de quelque hiſtoire amoureuſe, & à cultiver le pavot, exercice qui avoit pour eux de puiſſans attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux répétoient ſouvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop vide & trop monotone, s'ouvroient par une profuſion étonnante de rafraî-

chiſſemens, de ſucreries & de parfums. Des tours de force ou d'adreſſe, ordinairement exécutés par des Bengalis, ſuccédoient à ces amuſemens paiſibles. Bientôt ces tours étoient remplacés par une muſique, qui peut-être auroit bleſſé des oreilles délicates, mais qui étoit du goût des orientaux. La nuit qui étoit annoncée par des feux d'artifice, d'une lumière plus douce que les nôtres, étoit remplie par des danſeuſes, dont les bandes ſe ſuccédoient plus ou moins ſouvent, ſuivant le rang & la richeſſe de ceux qui les appeloient. Lorſque la ſatiété des plaiſirs invitoit au repos, on faiſoit entrer des joueurs de violon, qui

par

par des ſons doux, uniformes & ſouvent répétés, balançoient délicieuſement tous les ſens fatigués, qu'un ſommeil tranquille venoit bientôt endormir.

Jamais les femmes n'étoient admiſes à ces divertiſſemens, mais elles appeloient auſſi de leur côté des danſeuſes, & ſe procuroient d'autres diſtractions. La préférence, que leurs maris donnoient généralement à des courtiſannes, étouffoit dans leur cœur tout ſentiment d'affection pour eux, & par conſéquent il ne régnoit parmi elles aucune jalouſie; auſſi vivoient-elles dans une grande union. Elle étoit telle, qu'elles montroient la plus grande joie, lorſqu'on leur

annonçoit une nouvelle compagne, parce que c'étoit une augmentation de ſociété. Cependant elles avoient une grande influence dans les affaires importantes, & un Mogol ſe décidoit preſque toujours par le conſeil de ſon Harem. On nomme Harem, chez les Mahométans, le lieu où vivent les femmes & dans lequel le mari ſeul a droit d'entrer. Celles des épouſes qui n'avoient point d'enfans, ſortoient aſſez ſouvent pour viſiter les parens de leur ſexe. Les autres auroient pu jouir de la même liberté, ſi elles n'avoient préféré l'honneur de leurs fils, ſingulièrement attachés à l'opinion qu'on a de la ſageſſe de leurs mères. Elles élevoient ces

enfans avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, & ne s'en ſéparoient jamais, pas même lorſqu'ils quittoient la maiſon paternelle.

Si la magnificence & les commodités pouvoient remplacer l'amour, les Harems auroient été les demeures les plus délicieuſes. Tout ce qui pouvoit procurer des ſenſations agréables, étoit prodigué dans ces retraites inacceſſibles aux hommes. L'orgueil des Mogols avoit ſtatué que les femmes qui y ſeroient admiſes, recevroient la première fois des préſens très-riches, & toujours un accueil accompagné des voluptés propres à ces climats. Les Européennes, dont la familiarité avec l'autre ſexe choquoit les

préjugés asiatiques, & que pour cette raison on croyoit d'une tribu très-inférieure, eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette espèce de sanctuaire.

Une d'elles fort connue & renommée par ses vertus, ses talens & ses graces fut distinguée des autres, & admise dans un de ces Harems: elle ne trouva pas à ces malheureuses victimes cet air embarrassé & sauvage que le peu de développement de leurs facultés & l'habitude de la solitude auroient dû leur donner. Leurs manières lui parurent franches & aisées. Quelque chose de naïf & de touchant distinguoit leur conversation. Tant de qualités étoient bien dignes de sor-

tir de l'ombre du ſérail, pour paroître & ſe faire admirer au grand jour.

Quoique les autres nations établies à Surate n'outraſſent pas comme les Mogols tous les genres de volupté, elles ne laiſſoient pas d'avoir des jouiſſances. Dans une ville, où les édifices publics manquoient généralement de goût & de ſymmétrie, les maiſons particulières n'avoient, à la vérité, aucune apparence; mais on voyoit dans celles des hommes riches, des jardins peuplés des plus belles fleurs, des ſouterreins pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année, des ſallons où jailliſſoient dans des baſſins de marbre

des fontaines, dont la fraîcheur & le murmure invitoient à un doux ſommeil ; dans tous les tems, les opulens de l'Inde ont aimé la molleſſe, & ont ſu ajouter à leurs aiſes un rafinement de volupté. Il conſiſte à avoir une demi-douzaine & plus de petits oreillers & couſſins extraordinairement mous, faits d'une eſpèce de coton très-fin, qui vient à de grands arbres nommés ouattiers.

Les riches, eſpèce de ſybarites, ſe couchent ſur pluſieurs de ces couſſins ; ils en ont un ſous la tête, un ſous chaque coude, un ſous chaque poignet, & pareillement ſous les genoux & ſous les talons. Ces oreillers contribuent, dit-on, à

tempérer la chaleur. Les Indiens trouvent tant de volupté dans l'uſage de ces oreillers, qu'ils en tiennent preſque toujours entre les bras. Ils font même partager ce plaiſir à leurs divinités ; ils en repréſentent la plûpart mollement couchées ou appuyées ſur des couſſins : tant il eſt vrai que la religion de tous les peuples offre toujours des traits de conformité avec la nature du climat & le caractère des mœurs. Une des pratiques les plus univerſelles eſt de ſe baigner, & après le bain de ſe faire maſſer. Au ſortir du bain, lorſqu'on a repoſé quelque tems, & qu'une douce moiteur s'eſt répandue ſur toute la ſurface du corps, un garçon vient, vous

preſſe mollement, vous retourne, & quand les membres ſont devenus ſouples & flexibles, il dilate les jointures ſans effort. Il paîtrit pour ainſi dire, la chair & les os ſans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant, & vous frotte long-tems. Pendant ce travail, il détache du corps tout en nage des eſpèces d'écailles, & enlève juſqu'aux ſaletés imperceptibles qui bouchoient les pores. A l'aide de ce grand frottement, la peau devient douce & unie comme le ſatin. Quelquefois pour faire tomber le poil de quelques parties du corps, on fait uſage d'une pommade épilatoire, qui dans trois minutes &

ſans qu'on éprouve la plus légère douleur, produit ſon effet aux endroits où on l'applique.

Quand on eſt bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, & on va ſe repoſer ſur un lit. A peine y eſt-on couché, qu'un enfant ou quelquefois une femme vient preſſer de ſes doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les bien ſécher, & rape légèrement avec la pierre ponce, les calus des pieds; puis ſelon la volonté de la perſonne qu'on maſſe, on apporte la pipe & le café moka.

Après toutes ces opérations, la poitrine ſe dilate, & l'on reſpire avec volupté. Parfaitement maſſé & comme régénéré, on ſent un

bien-aiſe univerſel : le ſang circule avec facilité, & l'on ſe trouve dégagé d'un poids énorme. On éprouve une ſoupleſſe, une légèreté juſqu'alors inconnues. Il ſemble que l'on vient de naître, & que l'on vit pour la première fois. Un ſentiment vif de l'exiſtence ſe répand juſqu'aux extrémités du corps. Tandis qu'il eſt livré aux plus flatteuſes ſenſations, l'eſprit, qui en a la conſcience, eſt bercé des plus agréables penſées. L'imagination ſe promenant ſur l'univers qu'elle embellit, voit par-tout de rians tableaux, par-tout l'image du bonheur. Si la vie n'eſt que la ſucceſſion de nos idées, la rapidité avec laquelle la mémoire les retrace

alors, la vigueur avec laquelle la penſée en parcourt la chaîne immenſe, feroient croire que dans les deux heures du calme délicieux qui ſuit ces bains, on vit un grand nombre d'années.

Tels ſont, Madame, ces bains dont les anciens recommandoient ſi fort l'uſage, & dont toute l'Inde fait encore ſes délices. C'eſt à l'aide de ces bains & du maſſer, exercice dont quelques épigrammes de Martial & quelques déclamations de Sénèque atteſtent l'uſage parmi les dames romaines, qu'on donne du reſſort aux différentes parties du corps, & une circulation facile aux fluides; qu'on prévient ou qu'on fait diſparoître les rhu-

matiſmes, les catarres & les maladies de la peau, qui ont pour principe le défaut de tranſpiration.

Vous concevez que votre ſexe, plus délicat & plus ſenſible aux douces ſenſations, aime beaucoup ici & ces bains & les opérations qui les ſuivent. Les femmes, après avoir ſubi toutes les préparations ordinaires, ſe lavent le corps avec les eſſences les plus exquiſes & les parfums les plus odorans. Souvent dans le tems qu'elles ſe baignent ou qu'on les maſſe, des chanteuſes & des danſeuſes viennent exécuter devant elles des danſes & des airs voluptueux, ou raconter des hiſtoires amoureuſes. Je me réſerve de vous parler de

ces femmes dans la lettre ſuivante.

LETTRE CLII.

De Surate.

JE vais, Madame, vous entretenir de ces danſeuſes ou *balliadères*, nom que les Européens leur ont donné d'après les Portugais. C'eſt ſur-tout à Surate que ces femmes ſont en ſi grand nombre, qu'elles vivent réunies dans des ſéminaires de volupté. Comme la religion de ces peuples ne leur a point interdit les plaiſirs des ſens, l'état de ces danſeuſes eſt ſi peu voué à l'ignominie, qu'un des noms ſous lequel elles ſont très-ſouvent

désignées, est celui de *servantes des dieux*. Elles sont presque les seules femmes de ces contrées, qui apprennent à lire, à écrire, à chanter, à danser & à jouer des instrumens; ce n'est pas tout, quelques-unes savent jusqu'à trois ou quatre langues. Rassemblées en petites troupes sous la direction de sages matrones, il ne se fait point de cérémonies, ni de fêtes, soit civiles, soit religieuses, où leur présence ne soit un des ornemens presque nécessaire.

Consacrées par état à célébrer les louanges des dieux, elles se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adorateurs, qui sont de tribus honnêtes. J'en ai

cependant vu, qui par rafinement de dévotion, ſe réſervoient pour les Brames & les eſpèces de moines mendians, & dédaignoient toute offre & toute careſſe profane. Ces ſortes de femmes ſont ſi réſervées avec les Européens, que dans preſque tous les établiſſemens Anglois ou François, les jeunes gens ont d'autant moins de riſques à courir avec elles du côté des mœurs, qu'elles ſeroient chaſſées de la ſociété Indienne, ſi elles étoient convaincues d'avoir eu trop d'intimité avec des hommes, qui pour elles doivent être réputés impurs.

L'on a beaucoup parlé de ces Indiennes, mais peu de voyageurs ont été exacts dans leurs relations.

D'abord quant à la forme de leurs ajuſtemens, elle eſt leſte & voluptueuſe, & néanmoins plus décente que celle uſitée par la plupart des autres femmes du pays, & fort bien aſſortie à la couleur de leur carnation; mais ce qui peut-être donne à leur phyſionomie un air dur, c'eſt l'uſage qu'elles ont d'introduire ſous la peau de leur paupière de la poudre d'antimoine calciné. Par-là, elles prétendent, en fortifiant leurs yeux, leur donner plus d'expreſſion. Du reſte, art, richeſſe & parure, tout conſpire au ſuccès de ces femmes. Leurs longs cheveux noirs tombent noblement en treſſes ſur leurs épaules, ornés de diamans & de fleurs. Les plus

précieuſes pierreries parent leurs cols & leurs beaux bras. Souvent même elles attachent des bijoux à leurs narines, ornement qui ne les dépare pas autant que vous le croiriez. Auſſi ces balliadères, dont l'art de plaire eſt toute la vie & tout le bonheur, ont à nos yeux la préférence ſur ces belles Cachemiriennes, qui rempliſſent les ſérails de l'Indoſtan, ſur les Géorgiennes & les Circaſſiennes, qui peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. A l'égard de leurs danſes en public & ſur-tout dans les établiſſemens Européens, elles ne ſe permettent rien de meſſéant. Leur grand défaut dans ces circonſtances eſt preſque toujours une ennuyeuſe

monotonie. Au reſte les ballets qu'elles exécutent ſont ou moraux ou guerriers. Dans ceux-ci, le ſabre & le poignard à la main, quelques-unes font preuve d'une légèreté & d'une adreſſe à étonner; mais ce n'eſt que dans les villes des gentils & des mahométans, & toujours dans l'intérieur des tentes & des maiſons, qu'elles ſont exercées à être ſingulièrement immodeſtes, quoique ſans effronterie: alors, bien pénétrées de leur ſujet, c'eſt-à-dire de quelque avanture galante, elles exécutent avec ſoupleſſe, preſteſſe & préciſion, les danſes les plus laſcives. Les accords des voix & des inſtrumens, le parfum des eſſences & celui des fleurs,

peut-être même la ſéduction des charmes qu'elles dirigent contre les ſpectateurs, tout vient peu-à-peu porter le trouble & l'ivreſſe dans les ſens. Quelquefois une douce émotion, un feu inconnu ſemblent les pénétrer : d'abord étonnées, puis agitées & palpitantes, elles ſuſpendent leurs mouvemens, ſoupirent, & ſemblent ſuccomber à l'illuſion. C'eſt ainſi que, par les geſtes, les poſitions & les attitudes les plus expreſſives, par des ſoupirs étouffés ou brûlans, par des regards ſcintillans ou remplis d'une molle langueur, elles ſavent exprimer l'embarras de la pudeur, le déſir, l'inquiétude, l'eſpoir, & enfin les nuances & les trépidations de la volupté. Graces

à ces preſtiges, ce n'eſt point l'impudence, c'eſt la nature, c'eſt l'amour, qui de concert, paroiſſent avoir ſoulevé le voile de la timide & naïve innocence.

Ces ſortes de ballets, ordinairement accompagnés de chants, ſont un des ſpectacles auxquels les dames aſiatiques applaudiſſent le plus dans le ſecret de leurs maiſons: ainſi dans la retraite & le recueillement, elles ſe forment aux rafinemens de la volupté. Au reſte les filles des Grecs & des Romains dégénérés ſe formoient à toutes ces danſes.

On diroit qu'une légiſlation qui a autoriſé des uſages auſſi ſinguliers, ſemble avoir favoriſé toute

ſorte de débordemens, ou plutôt les avoir conſacrés. Auſſi on a vu, ſur-tout autrefois, de riches Indiens ne pas ſe borner à de pieuſes fondations ſur les chemins, où ſe diſtribuent de l'eau cuite, du petit lait, du beurre, & même du riz, mais pouſſer leur charité prévoyante, juſqu'à s'occuper de l'entretien des danſeuſes, chargées d'égayer, ſans rétribution, les différens voyageurs. Cependant j'ai vu peu de pays où les mœurs ſociales ſoient plus pures & plus reſpectées que dans ces provinces, où l'ame de l'Indien naturel n'a point encore été dépravée par des liaiſons trop ſuivies avec les étrangers. Ce bon Indien connoît à peine le nom de

ces vices infâmes, ſi communs chez quelques peuples mahométans, gens d'un extérieur auſtère & réſervé. Dans les villages, dans les villes même, la bonne foi, la confiance y règnent au point que la nuit les portes des maiſons reſtent ſeulement pouſſées, tandis que la majeure partie des habitans, hommes, femmes, enfans & valets, dorment en paix ſous des eſpèces d'auvents, qui s'avancent en ſaillie ſur le devant des bâtimens. Mais ce que j'ai remarqué ſur les grandes routes, caractériſe encore plus la ſimplicité des mœurs Indiennes. Les voyageurs des deux ſexes ſe repoſent ſous les galeries des hoſpices publics. Là, une jeune

vierge modeſte, ſeule avec ſa mère, peut, ſans nul danger pour ſa vertu, ſe coucher à deux ou trois pieds de diſtance d'un voyageur abſolument inconnu. Ainſi quoique ſous un ciel brûlant, il eſt donc vrai que parmi ces gentils, dont la ſeule nature a ſouvent fait tous les frais de l'éducation, il exiſte plus de vraie décence & de candeur que chez les Européens, à qui de ſages moraliſtes ont infructueuſement inculqué dès l'enfance, que l'incontinence eſt ſoumiſe à l'anathème divin.

Peut-être quelques-uns de ces détails & de ces obſervations pourront faire ſourire l'homme du monde; mais l'obſervateur les re-

cueille, le philoſophe les rapproche, les compare & parvient, à l'aide de la réflexion, à apprécier les nations ſous l'influence des différens climats, & ſous le choc des inſtitutions civiles & religieuſes.

LETTRE CLIII.

De Surate.

J'ASSISTAI ces jours derniers, Madame, à la célébration d'une fête qui vous paroîtra bien ſingulière; c'eſt la fête des mouches. Tous les ans elle eſt célébrée par les Indiens, avec toutes les cérémonies religieuſes. Ils ne bornent point leur zèle à la conſervation de ces inſectes qu'ils nourriſſent de

de ſucre, de farine & de tous les fruits Indiens; mais ils leur rendent un culte ſuperſtitieux dans les pagodes. Cette religion pour les mouches s'étend ſur toutes les familles d'animaux. Auſſi bœufs, vaches, chevaux, chèvres, chiens, chats & autres animaux malades ou trop vieux pour le ſervice, trouvent ici dans un ſuperbe hôpital des remèdes à leurs maux & un aſyle à leur vieilleſſe. L'emplacement qu'occupe cet hoſpice, conſacré à l'animalité ſouffrante, eſt ſpacieux & diviſé en pluſieurs parties, qui communiquent & correſpondent entr'elles. Là, tous ces animaux jouiſſent de la charité & des vertus hoſpitalières des Brames.

Ceux-ci, qui ſont tous croyans à la métempſycoſe, s'imaginent & font croire au peuple Banian que l'ame de chacun de leurs ancêtres anime le corps d'un de ces animaux. Auſſi, un cheval, un bœuf eſt-il trop vieux pour traîner la charrue? un Brame le recueille pieuſement dans cet hôpital, & lui fonde un lit, où il eſt bien ſoigné, bien traité, juſqu'au terme naturel de ſa vie. J'y ai vu une tortue de terre haute d'un pied & demi, large de près de onze pouces; c'étoit bien un phénomène de laideur: à peine pouvoit-elle ſe remuer; on m'aſſura qu'elle étoit âgée de cinquante ans.

Non loin de cet édifice, on en voit un autre qu'on ne verra jamais

chez les peuples de l'Europe, où la propreté règne avec tant d'empire. Mais ici, Madame, où la ſaleté eſt ſouvent une qualité, on ne doit pas être ſurpris de trouver encore un hôpital fondé pour les puces, les punaiſes, les poux & toutes les autres vermines, qui ſe nourriſſent de ſang-humain. Toutes ces familles, dont toutes les parties de l'Europe & ſur-tout la France ont grand ſoin de diminuer la population, ſont graſſement nourries avec du riz, de la farine & du ſucre, qu'on leur jette de tems en tems par la porte de la ſalle où elles ſont renfermées. Quelquefois pour les régaler, on ſoudoie un pauvre, qui ſe vend pour une

nuit, dans cette ſalle, où il laiſſe ſucer ſon ſang; là, dans la crainte qu'il ne trouble leur repas & qu'il ne cède à la tentation de les écraſer, ou que la douleur ne l'oblige à ſe retirer avant que cette engeance ne ſoit pleinement raſſaſiée, on a la précaution de l'attacher nû, de manière qu'il ne puiſſe point empêcher ces ſales inſectes de contenter leur voracité.

Vous ne concevez pas, Madame, le ſpectacle varié qu'a offert à ma curioſité le coup-d'œil que j'ai arrêté un inſtant ſur ces différens animalcules. Les puces ſe ſont préſentées à moi avec cette légèreté & cette vivacité, qui ont toujours fixé l'œil du philoſophe naturaliſte.

Quand cet inſecte veut ſauter, car il marche peu, il étend ſes ſix jambes en même tems, qui ſe débandant enſemble, ſont autant de petits reſſorts dont l'élaſticité lui fait faire un ſaut ſi prompt, que vous ſavez, ſans doute, par expérience, qu'on la perd ſouvent de vue. A l'aide de la loupe, j'ai découvert à ces articulations un petit reſſort ſi merveilleuſement délié, qu'il rend la puce capable de ſauter deux cents fois au-deſſus de la hauteur de ſon corps. L'attention que j'ai donnée à ces inſectes Indiens, me rappelle des phénomènes que j'ai vus en Europe, qui m'auroient paru fabuleux, ſi mes yeux ne m'en avoient garanti la certitude. Une

puce de médiocre groſſeur vivoit enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit ; le canon, long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux & peſant quatre-vingt fois plus que la puce, étoit ſoutenu de deux petites roues ; tout ce petit train avoit exactement la figure d'un canon ; quelquefois on y mettoit de la poudre qu'on enflammoit ; eh bien ! tant il eſt vrai que ſouvent, (comme l'a dit Virgile, & après lui Racine le fils, & après Racine, M. l'Abbé de Lille), *dans un foible corps s'allume un grand courage*, la puce martiale reſtoit ferme & intrépide, ſans jamais paroître allarmée du feu de l'artillerie. Cette

héroine vivoit ſolitaire dans une petite boîte veloutée, enfermée dans la poche de ſa bonne maîtreſſe, qui pour la récompenſer tous les jours de ſon courage, la nourriſſoit amicalement ſur ſon bras, où la puce ſuçoit quelques gouttes de ſang, ſans faire preſque ſentir la piqûre. Cet inſecte s'engraiſſa ainſi durant un printems, un été & une automne; car elle avoit les goûts de famille: comme toutes ſes ſœurs, elle aimoit beaucoup la peau délicate des femmes. Mais enfin cet animalcule qui avoit bravé le feu, ſe laiſſa mourir par le froid. J'ai vu un autre phénomène non moins ſurprenant, chez un ouvrier Anglois, qui avoit conſtruit en ivoire

un petit caroſſe à ſix chevaux, un cocher ſur le ſiège avec un chien entre les jambes, un poſtillon, quatre maîtres dans le caroſſe, avec deux laquais derrière ; & tout ce grand équipage étoit traîné par une puce.

Mais revenons, Madame, à nos hôpitaux : il réſulte de ces inſtitutions, que s'il n'y a point de pays où les hommes ſoient heureux, il y en a du moins où les animaux le ſont. Ne voit-on pas en Turquie un hôpital pour les chiens infirmes ? Mais ici où l'homme ſouffrant, vieux, malade ou infirme, manque d'azile & ſe voit expoſé à la merci de la misère, de la douleur & de la mort, ici où de

vils insectes reçoivent des soins & un traitement, qui ne devroient appartenir qu'à l'humanité souffrante, la raison & le cœur du Philosophe s'indignent. Au reste, je suis loin d'improuver ces établissemens hospitaliers, où le bœuf qui couvre nos sillons de ses sueurs, la vache qui nous nourrit de son lait, le cheval qui partage avec nous & les fatigues des voyages, & les dangers de la guerre, le chien, cet ami fidèle, qui veille à la garde de nos troupeaux, de nos habitations & de nos vies même, en un mot, où tous les animaux domestiques, laborieux & utiles, reçoivent, vieux ou infirmes, d'honnêtes invalides. Tous

ces êtres qui ne ſemblent nés que pour nous ſervir & ſouffrir, ne devroient naître que dans les lieux où la métempſycoſe enchaîne l'humanité au devoir ſacré de ſoigner l'animal, & dans ſes maladies & dans ſa vieilleſſe. Mais la reconnoiſſance devroit bien ſeule & ſans le ſecours des erreurs religieuſes, porter l'homme à offrir un lieu de retraite & de ſoulagement à tous ces animaux officieux, dont il paie les ſervices avec tant de rigueur & d'ingratitude!

LETTRE CLIV.

MALGRÉ ſes grandes révolutions & ſes malheurs, Surate, Madame, eſt encore une ville de grand commerce. Tout le Guzarate verſe dans ſes magaſins le produit de ſes manufactures innombrables. La plus grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres ; le reſte à l'aide d'une navigation continuelle, va ſe répandre dans toutes les parties du globe. Parmi les marchandiſes qu'embraſſe ſon commerce, on compte les coutis écrus, les toiles bleues, qui paſſent en Perſe, en Arabie, en Abyſſinie & le long de la côte orientale de

l'Afrique : les toiles de Cambaie, à carreaux bleus & blancs, qui vont fournir des manteaux aux Arabes & aux Turcs : les toiles blanches de Borokia, ſi connues ſous le nom de Baſta, qui ſervent pour le caftan des Perſans : la mouſſeline à liſière d'or dont ceux-ci font leurs turbans : les toiles peintes d'Amadabath, qui ont des couleurs auſſi belles, auſſi vives & auſſi durables que celles de Coromandel, & qui habillent le Perſan, le Turc & l'Européen : les gazes de Baizapour, dont les bleues, en Perſe & en Turquie, fourniſſent le vêtement d'été aux hommes du peuple, & les rouges, aux perſonnes d'un rang diſtingué : les chaales, draps très-

très-légers, très-chauds & très-fins, qui fabriqués avec des laines de Cachemire, & teints en des couleurs variées & disposées en fleurs, couvrent en hyver tous les habitans des contrées Indiennes, où le froid est le plus sensible; enfin les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, bigarées d'or & d'argent, qui, si leur prix n'étoit pas exorbitant, pourroient, malgré la médiocrité de leurs dessins, plaire à l'Europe même, par la vivacité des couleurs, & la belle exécution des fleurs.

Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton, que Surate emploie dans ses manufactures, elle en envoie annuellement sept ou

huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie en reçoivent beaucoup, lorſque la récolte eſt abondante : ſi elle eſt médiocre, le ſuperflu ne ſe répand que ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus élevé.

En échange de ſes exportations, Surate reçoit de la Chine les porcelaines ; du Bengale & de la Perſe, les ſoies, les gommes, les dattes, les fruits ſecs, le cuivre & les perles ; du Malabar, les mâtures & le poivre ; de l'Arabie, les parfums & les eſclaves ; de la Hollande, les épiceries ; de l'Angleterre, les draps, les clincailleries, le fer, le plomb & la cochenille. La balance de ce commerce fournit tous les

ans un bénéfice de vingt-cinq ou vingt-ſix millions en argent.

A Surate, comme dans toutes les grandes villes de l'Inde, un grand nombre de riches banquiers, nommés *Sancars*, font l'agiotage. Ils ſont tous du Guzarate, ou originaires de cette province. Ce ſont de très-habiles négocians, généralement bien famés; ils ne font que le commerce de l'argent, prêtent & fourniſſent des lettres de change ſur tous les pays, même ſur les lieux où ils n'ont pas de correſpondans. Ils ſe ſervent alors de commiſſionnaires particuliers, qui vont porter l'argent là, où ils ont promis de le faire recevoir. Ces porteurs ont en général uue grande réputa-

tion de probité. L'un d'eux emporta un jour une ſomme conſidérable, que lui avoit confiée un banquier de Madras. Le corps des porteurs s'aſſembla, & pour l'honneur de l'état, délibéra de rembourſer la ſomme; mais en même tems deux d'entr'eux allèrent à Goa où le voleur s'étoit refugié, lui coupèrent la tête & l'apportèrent à Madras, où ils la faiſoient voir de maiſon en maiſon, afin de ne rien perdre de la confiance dont ils avoient joui juſqu'alors.

Les lettres-de-change ſont beaucoup plus anciennes aux Indes qu'en Europe; mais on ne tire point à ordre. Pour éviter les difficultés qu'il pourroit en réſulter, on déſi-

gne pluſieurs perſonnes qui peuvent recevoir, au défaut l'une de l'autre.

Outre ce commerce d'argent, ces *ſancars* ſont encore celui des pierreries, des perles, du corail & des matières d'or & d'argent. Ils forment des compagnies d'aſſurance pour les navigations les plus éloignées. Il règne tant de bonne foi parmi eux, que ſouvent les ſacs étiquetés & cachetés circulent de comptoir en comptoir, des années entières, ſans être ni comptés ni peſés ; auſſi les fortunes ſont proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'induſtrie; les plus ordinaires ſont de cinq à ſix millions.

LETTRE CLV.

De Surate.

L'USAGE inſenſé & barbare d'enſevelir les vivans avec les morts s'eſt trouvé établi, Madame, dans l'un & l'autre hémiſphère, chez des nations barbares & des nations policées, dans les déſerts & dans les contrées les plus populeuſes. Des régions même qui jamais n'avoient eu de communication étrangère, ont également offert ce cruel ſpectacle, l'orgueil, l'amour excluſif de ſoi, d'autres paſſions ou d'autres vices peuvent avoir, ſous diverſes latitudes, entraîné l'homme à la même erreur.

Pluſieurs penſent qu'une pratique ſi contraire à la raiſon deſcend du dogme de la réſurrection des corps & d'une vie à venir. L'eſpoir d'être ſervi dans un autre monde, par les mêmes mains dont on recevoit des ſoins dans celui-ci, fit immoler l'eſclave ſur le tombeau de ſon maître, la femme ſur le cadavre de ſon mari.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'eut jamais dû égarer les Indiens. Vous connoiſſez la folle crédulité de ce peuple enfant pour la métempſycoſe. Comment donc eſt-il poſſible que ce ſyſtême n'ait pas toujours repouſſé loin de lui l'idée, qu'une épouſe devoit mêler ſes cendres

aux cendres d'un époux, dont elle reſteroit éternellement ſéparée. C'eſt une de ces innombrables contradictions, qui par-tout ravalent l'eſpèce humaine.

Pour moi, j'oſerai ici m'écarter de la foule des voyageurs, & aſſigner à cette inſtitution une cauſe que je trouve plus près de la nature. Les Indes dans les premiers ſiècles furent gouvernées par des princes gentils, mariés à des femmes, qu'ils ne préféroient pas toujours à d'autres. Ces princeſſes, indignées de ce traitement & impatientes de rompre le lien conjugal, empoiſonnoient ſans ſcrupule leurs maris, ſur-tout lorſqu'ils avoient le malheur d'être

vieux. Alors ceux-ci dont la plupart étoient rois, pour punir les coupables & arrêter de pareils attentats, ſe réunirent & formèrent une ligue. Ils firent paroître & promulguer cette loi, faite pour un peuple antropophage, qui condamnoit toute femme, ſans diſtinction ni d'âge, ni de rang, ni de fortune, ni de conduite, à être brûlée vivante avec le cadavre de ſon mari; & pour ſanctionner plus fortement ce décret, la religion qui, trop ſouvent dans tous les âges & dans tous les lieux, s'eſt empreſſée à couvrir de ſon ombre protectrice toute inſtitution ſociale, vint encourager ces infortunées à monter ſur le bûcher, en leur pro-

mettant au-delà, la plénitude de la félicité. Le Brame honoroit de l'apothéoſe chacune de ces victimes. Il en faiſoit autant de petites divinités, qui, toutes recevoient les adorations du peuple Indien. Dès que le phantôme de cette gloire eut exalté l'imagination des têtes Indiennes, une vertu volontaire prit la place d'une néceſſité barbare. On vit une foule de femmes jeunes, aimables, riches, vertueuſes, & mères ſouvent d'une nombreuſe famille, aller ſans contrainte à la mort.

Les veuves Indiennes, dans ce ſiècle même où l'Europe a porté les lumières de la philoſophie ſur ces rivages, s'élèvent fanatique-

ment au-deſſus du penchant qui attache tout être ſenſible à l'exiſtence, & ſe déterminent fièrement à laiſſer leur vie au milieu des flammes. Il eſt vrai que ſi elles s'y refuſoient, elles vivroient déshonorées, dégradées, couvertes de haillons, vouées aux œuvres les plus ſerviles, & mépriſées par les derniers des eſclaves. Ces préjugés, ſans doute, ſont aſſez puiſſans pour motiver leur réſolution à la mort. Mais ce n'eſt pas tout : il en eſt un autre qu'elles reſpectent bien plus, & qui ſeul les immole ſouvent aux mânes de leurs maris ; c'eſt la crainte de laiſſer en héritage l'opprobre d'une mémoire odieuſe à des enfans, qu'elles aiment d'un

amour, que peu de mères Européennes ſentent au même degré.

Des voyageurs anciens & modernes, la plûpart étonnés de la tranquillité ſtoïque de ces femmes dans ce moment terrible, ont préſumé que les facultés de leur ame étoient engourdies par une forte doſe d'opium. Cela eſt vrai de quelques-unes qui ſe ſont repenties, mais trop tard, d'avoir inconſidérément montré leur réſignation au ſacrifice. Aſſurément l'ivreſſe, la contrainte, les larmes même de la victime en effacent tout le mérite. Séduite par la coutume, par les applaudiſſemens & par l'eſpérance d'un avenir fortuné, une femme délicate & ſenſible, quelquefois à peine

ſortie de l'enfance, s'arrache librement à ce qu'elle a de plus cher, pour partager le ſort d'un corps inanimé, qu'elle a ſouvent déteſté vivant.

Après que les mahométans eurent envahi la plus grande partie des Indes, ils n'osèrent lever la main contre aucun culte, mais ils osèrent tenter de proſcrire cette coutume ſanguinaire. Comme ils craignirent d'employer la violence, ils ſe contentèrent de ſtatuer que la contrainte ſeroit toujours bannie du ſacrifice, & qu'il ſeroit libre à une veuve de mourir avec ſon mari, ou de vivre après lui ſans déshonneur; mais qu'une fois qu'elle auroit donné ſon conſentement,

elle ne pourroit plus ſe ſouſtraire au ſacrifice.

Vous concevez que ces ſcènes horribles devinrent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les ſouffrent ſur le territoire où ils ont établi leur domination. Quelques princes Maures les ont également bannies de leurs provinces. La permiſſion de les renouveller ne s'obtient qu'avec peine, & ſeulement de quelques Gouverneurs aſſez lâches, aſſez affamés d'or pour la vendre. Je n'oſe le dire ! on a vu des commandans Anglois recevoir le prix du ſang de ces infortunées ! Et ce prix eſt ſi élevé, que des femmes ſe vouent quelquefois durant leur vie entière, aux

travaux les plus rudes & les plus humilians, pour amaſſer les ſommes qui doivent acheter l'autoriſation de leur extravagant ſuïcide.

Vous ſerez bien aiſe, ſans doute, de connoître les cérémonies & les apprêts de ce ſacrifice. Les habitans de Surate, portant le cadavre du mari, montent proceſſionnellement le long de la rivière, à un endroit qu'ils nomment *Poulpara*, ſitué à la diſtance d'une lieue de la ville, où s'élève une des plus célèbres pagodes de la province. La veuve eſt menée en triomphe, montée ſur un beau cheval, couronnée de fleurs, parée de ſuperbes ornemens, environnée d'une troupe de joueurs d'inſtrumens, occupés à célébrer

ſon ſacrifice, & ſuivie de tout ce qu'elle a d'enfans, de parens & d'amis, qui par leurs chants & par leurs danſes, applaudiſſent à une héroïne à laquelle ils ſont glorieux d'appartenir par les liens du ſang & de l'amitié. Quelquefois tout ce cortege va par eau, & alors le cadavre eſt attaché au bâteau, de manière que la veuve placée ſur un ſiège, puiſſe appuyer les pieds ſur les reſtes de ſon mari.

A peine eſt-on arrivé, qu'on poſe le corps ſur le bord de l'eau, où la femme vient le laver; elle ſe lave enſuite elle-même, tandis qu'on eſt occupé à le porter, non loin de-là, dans une petite cabane de ſept à huit pieds quarrés, conſtruite

de bois ſec, couverte de roſeaux & enduite de réſine, de ſoufre, d'huile & d'autres matières inflammables, qui facilitent l'incendie. Dès qu'on y a introduit le mort par une petite porte fort baſſe, qu'on a toujours ſoin d'y pratiquer, la veuve ſort de l'eau, s'avance chargée de ſes habits tout mouillés, & vient faire pluſieurs fois le tour du bûcher. Puis elle ſe tourne vers ſes enfans, ſi elle eſt mère, vers ſes proches, vers ſes amis, leur donne en mémoire d'elle, ce qu'elle porte de plus précieux, les embraſſe & leur dit un éternel adieu. Auſſi-tôt on éloigne enfans, parens, amis & tout ce qui pourroit ébranler le courage de l'héroïne. Elle ſeule

au milieu du vaſte ſilence qui règne à l'entour, entre dans cette cabane, où elle va ſe réduire en cendres. Là, elle s'aſſied ſur un ſiège de paille ſoufrée, en face du cadavre de ſon époux. Le Bramine vient, lui parle ou lit quelques pages du livre de la loi, & l'encourage en la berçant de l'eſpérance d'aller ſe réunir à ſon époux. Puis il met à la main de ſa victime, la torche funèbre & quelques feuillets du livre ſacré. Elle, ſi elle eſt aſſez courageuſe, ou plutôt ſi l'image du bonheur éternel que l'homme-prêtre lui promet, l'a ſéduite & exaltée, va embraſer elle-même le bûcher; ſi ſa main tremblante s'y refuſe, le Bramine qui dans ce

moment eſt là ce que le bourreau, en Europe, eſt dans les hautes exécutions de la juſtice, ſaiſit cette main, l'approche du bûcher qu'elle enflamme, l'abandonne, ſort, ferme la porte, & vient animer la joie & les chants de la foule ſpectatrice, qui rangée en cercle à l'entour, célèbre en chœur la gloire & le bonheur de la victime.

La première fois que j'aſſiſtai à une de ces ſcènes tragiques, je me ſentis ému & attendri juſqu'au fond du cœur, à la vue de la victime. C'étoit une jeune veuve, qui ne comptoit pas deux ans de mariage. Je la vis tenant déjà ſur ſes genoux la tête de ſon mari, & même relevée pour mettre le feu

au bûcher, lorſque tournant la tête tout-à-coup, elle apperçoit dans la foule l'enfant qu'elle allaitoit; à cette vue elle s'arrête un inſtant, & demande à l'embraſſer encore; on lui porte cet être innocent, qui, par ſes larmes, par ſes cris & par les mouvemens impatiens de ſes petits bras, ſembloit demander & reconnoître le ſein qui le nourrit. La mère l'embraſſe, le preſſe contre ſon cœur, ſon courage parut un moment s'ébranler; elle alloit céder à l'attendriſſement, lorſque honteuſe de cette foibleſſe, elle oublie qu'elle eſt mère, repouſſe l'enfant, court à la torche, embrâſe le bûcher & s'y jette.

Dernièrement la veuve d'un Bra-

mine a voulu renouveller cette tragédie à Surate ; on s'eſt refuſé à ſes inſtances. Cette femme indignée a pris des charbons ardens dans ſes mains, & paroiſſant ſupérieure à la douleur, elle a dit avec un accent ferme au Nabab : *Ne conſidère pas ſeulement les foibleſſes de mon âge & de mon ſexe : vois avec quelle inſenſibilité je tiens ce feu dans mes mains ; ſache que je porterai la même fermeté au milieu des flammes.*

Quelques obſervateurs peu philoſophes, ſéduits par ces exemples de ſtoïcité, ont confondu l'exaltation du fanatiſme avec le courage, qui n'eſt que la force naturelle de l'ame, ordinairement pro-

portionnée à la force du corps. De-là l'homme, entre les zones tempérées, naît généralement plus robuſte; ſes muſcles ſont plus fortement prononcés que dans la zone torride. Il y reçoit communément un caractère mâle, inquiet & ferme, tandis que dans celle-ci, ſon organiſation plus foible, ſa fibre plus ſenſible & ſa tête plus prompte à s'exalter, rendent ſon enfance plus facile aux impreſſions du fanatiſme & des préjugés. Dès-lors réflexion, ſentiment, juſteſſe des perceptions, tout s'anéantit ou plutôt ſe dénature par l'excès même des ſenſations. La vraie valeur n'eſt donc que la fille naturelle du tempérament, développé par une

bonne éducation. Calme, égale & ſenſible, ſa phyſionomie conſerve les mêmes traits dans toutes les ſituations. L'Inde ainſi que le reſte de l'Aſie, malgré la ſtoïcité de ſes veuves, enfante rarement des hommes d'un vrai courage.

LETTRE CLVI.

De Bombai.

DEPUIS ma dernière lettre, Madame, j'ai traverſé tout ce pays, qui s'étend depuis les limites de Surate juſqu'à Bombai. Il eſt habité par des Marates, qui y forment une population très-nombreuſe. Toute cette partie de la côte eſt bien fortifiée & agréablement bor-

dée de jardins. Nulle terre en friche n'accuſe de pareſſe les claſſes agricoles. Les végétaux cultivés avec ſoin offrent de toute part l'agréable variété de leurs nombreuſes familles. Les cocotiers, les bananiers & les cannes à ſucre, croiſſent & s'élèvent dans des jardins fertiles, arroſés par une quantité de puits à roue, tournés par des bufles. Mais dans une partie des terres intérieures, le terrein eſt dévoré d'une extrême ſéchereſſe, pendant les ſix mois du beau tems. Ce même terrein, pendant les ſix mois de pluie, ſe verdit d'une végétation & d'une foule prodigieuſe d'herbes, qui lui donnent l'apparence d'une vaſte prairie. On ne connoît preſque

preſque point les brouillards; le ſol eſt d'abord trop humide & puis trop ſec, pour leur donner naiſſance. Les dattiers, les palmiers ſauvages ombragent la plaine. Ces arbres, dans tous les âges, ne donnent d'autre production que leur sève, dont on fait une boiſſon aſſez bonne & même de l'eau-de-vie. Leurs bois & leurs feuilles ſervent à la conſtruction & aux toîts des maiſons. Tout le ſol n'eſt cependant pas en prairie, ou planté de ces arbres. Les moiſſons de maïs, de riz & d'autres menus grains, occupent l'autre partie du terrein. Cette quantité d'herbes, que fait pouſſer la ſaiſon pluvieuſe, amoncelée & brûlée dans les champs de riz, fertiliſe

la terre par ſes cendres. On ne sème point le riz comme nous ſemons le blé : d'abord l'Indien le ſeme dans un terrein bien fumé, d'où, après que le grain s'eſt élevé à une certaine hauteur, il le tranſplante dans les champs. Vous ſavez que ce même uſage s'obſerve pour la culture de ce grain, en Eſpagne, en Italie & preſque par-tout.

L'agriculture rend ici l'homme laborieux. Elle y eſt encouragée par la claſſe diſtinguée des citoyens; ceux-ci, pour diminuer la ſéchereſſe du ſol, pendant la belle ſaiſon, ont fait creuſer des puits très-profonds & bien bâtis, où l'on deſcend par des eſcaliers très-larges. On a conſtitué une rente qui fournit à la

réparation annuelle de ces puits, à l'entretien des gardes & à l'acquiſition des uſtenſiles néceſſaires à puiſer l'eau & à abreuver les animaux agricoles.

La néceſſité a forcé les habitans à creuſer dans d'autres lieux, de grands étangs très-vaſtes, où les eaux de la pluie ſe ramaſſent, & fourniſſent à la boiſſon de ce peuple, dans les mois de ſéchereſſe.

Le règne animal offre ici des tigres, des chiens ſauvages, des ſinges, des tourterelles, des paons, des perroquets, quelques petits oiſeaux & une foule prodigieuſe de corneilles, qui ſont ſi familières, que ſouvent elles viennent, hardis paraſites, enlever ſur

la table une portion du dîner. Les autres peuplades d'animaux cherchent les bois & la fraîcheur des montagnes voiſines.

Les maiſons, dans les campagnes, ſont d'une grande ſimplicité; quelques branches de bambou, de palmier, d'oſier & de foin, cimentées avec du limon, en fourniſſent les matériaux. Mais les maiſons, dans les villes, ont un air de nobleſſe. Elles n'ont cependant que deux étages, dont chacun eſt compoſé de trois larges gradins en amphithéâtre, ſur le plus haut deſquels on trouve deux petits cabinets, deſtinés à enfermer les choſes les plus précieuſes. Au milieu du dernier gradin, eſt un grand eſpace

couvert de riches tapis; & ſur le premier eſt ouvert un large baſſin. La face du bâtiment eſt ſoutenue par de hautes colonnes. Les trois autres côtés en dehors, ſont entourés d'une galerie. Le pavé de ces maiſons eſt fait de pierres molles, pilées & liées avec du plâtre, de l'huile & du blanc d'œuf. Ce ciment bien battu eſt tellement uni & liſſé, qu'il n'eſt plus qu'une pierre de vernis, d'une beauté dont nos parquets n'approchent pas. C'eſt une eſpèce de ſtuc, qui imite aſſez bien le marbre, & dont le luxe moderne fait un ſi grand uſage.

LETTRE CLVII.

De Bombai.

VERS le midi du pays dont je viens de vous parler, Madame, j'ai parcouru pluſieurs lieux qu'il eſt important de vous faire connoître. D'abord après avoir quitté Surate, je m'arrêtai à Baeaïm, grande ville en terre ferme, ſituée au nord oueſt de l'île de Salcète. Elle jouit d'une bonne rade, où l'on conſtruit des bâtimens pour le commerce de la côte & celui de l'Arabie. Le peu de tems que j'ai paſſé ici m'a cependant ſuffi, à l'aide des obſervations & des connoiſſances que j'ai recueillies de plu-

ſieurs perſonnes inſtruites, pour vous donner le portrait de la ſimplicité policée des habitans de Bacaïm. Ici, comme dans toutes les parties de l'Inde, les religions ſont différentes, & les uſages varient ſelon cette diverſité de cultes. Les Portugais ſont pareſſeux & vains : les Mahométans, toujours fiers, ſe croient au-deſſus de toutes les autres nations ; les Perſes ou Guèbres ſont induſtrieux, mais très-intéreſſés : & les gentils, ſurtout les Brames, ont des mœurs ſimples, & mènent une vie douce, régulière & paiſible. Eux ſeuls occupent tous les hauts emplois, & cependant ils ne montrent jamais de la fierté.

Les maiſons du gouvernement & de la juſtice ſont ouvertes à tout le monde : les chefs de l'un & de l'autre ſe montrent auſſi acceſſibles au dernier citoyen, qu'à l'homme de la claſſe la plus diſtinguée. Le Soubedar fait tout par lui-même : je l'ai vu quelquefois, avec un linge autour de la ceinture pour tout vêtement, écrire ſur ſes genoux, les jambes croiſées ſur un tapis, à la manière des tailleurs, & donner audience à un peuple immenſe, qu'il écoutoit tour-à-tour avec une bonté paternelle.

J'avois bien de la peine à allier cette ſimplicité avec la puiſſance du Souverain, dont je concevois l'opulence à la vue de cette innom-

brable population, de ces forteresses, de ces troupes militaires, de cette immensité de terres cultivées avec tant de soin, & de toutes ces autres circonstances, qui annoncent la grande opulence d'un état policé.

Pour mieux connoître les usages & les coutumes nationales, je pris le parti d'imiter la manière de vivre des naturels du pays, excepté dans ce qui concerne la religion. J'habitois des jardins où je menois une vie douce & uniforme; du riz, des fruits & des légumes, que je cueillois & apprêtois moi-même, faisoient tous les frais de ma nourriture. Je tâchois de diminuer l'extrême chaleur du sang, trop agité

par les fatigues du voyage, en buvant la première eau du riz, cuit à l'Indienne. Cette eau, épaiſſie à un certain point, eſt auſſi douce que le meilleur lait. C'eſt à l'aide de ce ſage régime que j'ai échappé à toutes les maladies, fléau ordinaire du plus grand nombre des Européens, qui veulent toujours, ſous d'autres latitudes, conſerver le grand uſage des viandes & un genre de vie contraire à la nature de ces climats.

Deux pièces de coton, dont l'une pendoit autour de ma ceinture & l'autre montoit ſur mes épaules, formoient tout mon vêtement : j'avois laiſſé croître ma barbe à la façon des grands ; j'allois ſouvent

comme eux, la tête & les pieds nûs. Les jours de cérémonie, je portois une robe longue à la marate, blanche, pliſſée à la ceinture, un turban & des ſouliers à la Maure. Mon coſtume étoit à-peu-près celui des Ambaſſadeurs de Tipo Saïb, que vous avez ſans doute vus cet été. A la vérité je ne pouvois malgré ma métamorphoſe, cacher pour ainſi dire, mon *Européiſme*. Car mon teint, bien qu'il ſoit très-méridional, étoit cependant fort clair, à côté d'un viſage Indien. Auſſi les premiers jours que je me promenai dans les rues, le peuple me diſoit dans ſon langage : c'eſt un enfant naturel de l'Europe, qui veut ſe faire légitimer dans l'Inde.

Jamais je n'ai coulé des jours plus heureux : ils ſe paſſoient à lire, à me promener, à cultiver mon jardin ou à ſoigner des chèvres & des volailles, qui ſouvent faiſoient fuir, avec trop de vîteſſe, la plus longue matinée. Quelquefois j'allois au village, faire un petit dîner avec mes amis, & le ſoir je revenois à petits pas, dans ma paiſible retraite, où je paſſois la nuit couché ſur des nattes, dont la fraîcheur amenoit bientôt un doux ſommeil.

Telle fut ma vie durant mon ſéjour entier. Cette conduite analogue à celle des Brames, étoit ſi différente de celle qu'y mènent les Européens, qu'elle m'avoit donné

la

la réputation de pénitent. Les chrétiens & les gentils me regardoient avec vénération. J'étois appelé à toutes les fêtes, on s'empreſſoit de lier connoiſſance avec moi. On m'apportoit comme à une divinité, qu'on croyoit communiquer avec le ciel, les prémices de tous les fruits. Enfin, par-tout j'avois mes entrées libres, & recevois un accueil & des honnêtetés, que je n'aurois jamais cru trouver hors de l'Europe. Par-tout je voyois règner la même hoſpitalité & la même confiance. Jamais je n'entendois parler d'un vol; & cependant les maiſons, même dans l'abſence des habitans, ſont toujours ouvertes. Je crois qu'une pareille

ſûreté règne par-tout où une égalité de rang & de richeſſe met toutes les familles à-peu-près de niveau.

LETTRE CLVIII.

De Salcète.

NON loin de Bacaïm, Madame, j'ai rencontré l'île de Salcète, qui n'eſt ſéparée de Bombai que par un bras de mer, d'une très-petite largeur. Il arrive même ſouvent que les déſerteurs Anglois s'évadent à la nage par ce détroit, pour ſe retirer dans les forts de Varſove & de Bandora, qui appartiennent aux Marates.

Salcète peut avoir huit lieues de

longueur; elle n'eſt pas auſſi fertile que la terre ferme. Le pays naturellement montagneux n'offre pas un grand nombre de jardins. Mais la nature y eſt belle & riche. Elle pare les campagnes de mangliers & de pluſieurs arbres à fruits couverts de petites fleurs, dont l'odeur embaume l'air.

Au centre de l'île, giſſent encore les reſtes d'un monument antique, dont la crédulité Indienne attribue la fondation à Alexandre. La plus grande partie des ouvrages, qui paroiſſent au-deſſus de la force & du courage actuels des hommes, paſſent dans l'Inde pour avoir été bâtis ſous le règne de ce Héros.

Dans cette île, outre les forts que je vous ai nommés, on voit encore le village de Malart, où réſide un Alvadar ou Commandant. Cet Alvadar, lorſque j'abordai ſur ces rivages, après m'avoir fait les complimens de bien-venue, demanda à la perſonne chargée de me préſenter quel étoit celui qui me ſerviroit de caution de bonnes vie & mœurs. Cette queſtion ſuffit ſans doute pour vous donner une idée de la bonne police qui règne parmi ces inſulaires.

Tout-à-fait à l'eſt, ſur un canal qui ſépare l'île de la terre ferme, eſt aſſis le village de Tana, aſſez bien fortifié & renommé par la

réſidence du Soubedar du Gouverneur de la province.

Cette île avoit appartenu aux Anglois, avant que les Marates s'en fuſſent rendus maîtres. Pendant les dernières guerres du Décan & les premières conquêtes d'Aïder-Ali-Kan, les Anglois jugèrent la circonſtance favorable pour s'emparer de l'île de Salcète; mais cette conquête ſe trouva moins aiſée qu'ils ne l'avoient eſpéré. La citadelle fut défendue avec une intelligence & un courage extraordinaires dans ces contrées. Sommé de ſe rendre, le vénérable Gouverneur, âgé de quatre-vingt-douze ans, repondit : *Je n'ai pas été envoyé pour cela*; & on vit

alors ce généreux vieillard redoubler & d'activité & de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué, après que ſes braves compagnons eurent ſoutenu encore un aſſaut très-meurtrier, que les troupes Britanniques entrèrent dans la place, le 28 Décembre 1774.

Alors ſeulement les vainqueurs ſe virent en poſſeſſion d'un territoire, qui, à la vérité, n'a que vingt milles de long ſur quinze milles de large, mais qui eſt un des plus peuplés & des plus fertiles de l'Aſie. La fécondité des terres répond à l'aſpect ſous lequel cette île ſe préſente du côté de la mer.

Depuis que les Marates s'en ſont emparés, les moines Portugais &

les autres prêtres Européens ſe ſont retirés à Goa. Les curés Canarins occupent les débris des couvens & des égliſes, ſous l'inſpection d'un vicaire général.

L'île de Salcète eſt ſur-tout renommée par ſes montagnes, dont la longue chaîne s'étend du nord-nord-eſt vers le ſud-ſud-eſt. Suivi de mes compagnons, j'ai entrepris un pélérinage dans l'intérieur de ces montagnes, dont la deſcription intéreſſera ſans doute votre curioſité. Nous partîmes à la pointe du jour, & après avoir fait environ un mille, nous fûmes obligés de mettre pied à terre à cauſe des marais & des mauvais chemins. Partie en marchant, partie en grim-

pant, nous nous acheminâmes vers l'entrée d'une caverne voûtée, haute de cinquante pieds, ornée de trente-deux piliers, chacun de vingt-ſept pieds de hauteur & de huit de circonférence. La longueur de la caverne eſt de quatre-vingt pieds, & ſa largeur de vingt-un, d'un pilier à l'autre.

Dans le fond de la caverne, nous avons vu un pilier très-large, arrondi dans le haut, & poſé ſur une baſe de cinquante pieds de circonférence. C'eſt autour de ce pilier que les Marates répandent des fleurs & rempliſſent les devoirs de leur religion.

On entre dans cette caverne par un portique long de trente-ſix pieds

& large de quinze. A chaque extrêmité ſont placées deux figures de vingt-huit pieds de hauteur, & dont le corps eſt tout nû. Seulement une robe leur deſcend de l'épaule juſqu'à la cheville. On voit encore un grand nombre de petites figures, qui ſont autant d'idoles adorées par les Marates.

Nous quittâmes cette caverne; & après avoir paſſé par pluſieurs autres taillées en petites chambres carrées, & avoir grimpé ſur des rochers d'un accès très-difficile, nous nous trouvâmes dans une eſpèce de varangue, longue de ſoixante-quinze pieds, large de douze, & ſoutenue par neuf piliers. Nous vîmes d'abord une petite pagode;

& puis nous entrâmes dans une ſalle de ſoixante-trois pieds de large ſur autant de profondeur.

Auprès de toutes ces cavernes, ſont de petites citernes, creuſées dans le roc, & remplies de très-bonne eau.

La montagne entière, qui paroît la plus haute de Salcète, eſt un ſeul roc. Les cavernes, qu'on voit là autour, ſont en ſi grand nombre, que trois jours entiers ne ſuffiſent point pour faire connoiſſance avec tout ce qu'elles offrent à la curioſité. On en voit qui ſont creuſées, l'une au-deſſus de l'autre juſqu'à quatre étages. Nous n'avons pu ſavoir juſqu'à quelle profondeur elles pénétrent dans la montagne.

Entre les paſſages difficiles, on trouve encore des traces de degrés taillés dans le roc, dont la plupart uſés par l'action du tems ne permettent que difficilement de grimper d'une caverne à l'autre.

Debout ſur cette montagne, nous embraſſâmes un horiſon & une vue au-deſſus de toute deſcription. Nous ne pûmes long-tems promener l'œil & la penſée ſur les creux & les précipices ouverts de tous côtés, autour des flancs de la montagne, ſans craindre & ſans trembler. Au bas du roc, s'étend une vallée, dont la ſurface immenſe & régulière eſt tapiſſée d'une belle végétation, & ombragée d'un ſuperbe berceau de verdure. A côté de cette allée, ſerpente une

rivière qui va ſe perdre dans les montagnes. Au-delà de la rivière, ſe découvre une belle plaine que termine la mer. Des grouppes de montagnes & de roches très-élevées rempliſſent les autres côtés, où des gouffres effrayans & des deſcentes eſcarpées aboutiſſent juſqu'au fond de la vallée, & précipitent le voyageur imprudent dans la mort. Là, nous fûmes accueillis d'un vent de terre, dont la froideur & la violence extrêmes, ajoutées à la peine que nous avions de nous tenir dans une poſition ferme, ſur ce terrein rocailleux, nous firent bientôt regagner le ſommet de la montagne. Après y avoir fait une aſſez longue ſtation, nous diri-

geâmes notre courſe vers la montagne de Kéneri. Celle-ci s'élève au centre de l'île ; ſes flancs s'entr'ouvent en excavations vaſtes & profondes, creuſées dans le roc vif. Là ſont des pagodes ſouvent rangées de ſuite, quelquefois élevées l'une ſur l'autre, & toujours ornées de figures & d'inſcriptions, taillées ou gravées ſur la pierre. Preſque toutes les montagnes de Salcète offrent les mêmes ſingularités.

Des monumens auſſi étonnans, & dont l'antiquité paroît remonter au premier âge du monde, ont donné naiſſance à une foule innombrable de fables. Le vulgaire toujours ſuperſtitieux croit qu'ils furent

l'ouvrage, il y a cinq cent mille ans, des divinités d'un ordre inférieur. Quelques Brames en font honneur au grand Alexandre, qu'ils aiment à croire l'auteur & l'architecte de tout ce que leur pays offre de grand.

A travers le cahos des contes & des rêveries, que l'imagination Indienne aime à créer, il eſt impoſſible de découvrir rien de fixe, ni ſur l'époque de la conſtruction de ces ouvrages, ni ſur l'uſage auquel ils furent deſtinés. Quand je conſidère leur ſolidité & leurs fortifications, je ſuis près de croire qu'ils ſervoient de place forte à quelque nation antique. Une ancienne hiſtoire des Indes orientales, imprimée

en Portugal, attribue ces monumens à un prince gentil, qui fit creuſer ces cavernes pour ſouſtraire ſon fils unique aux efforts qu'une nation voiſine faiſoit ſans ceſſe pour l'attirer à ſa religion. Quelle qu'en ſoit l'origine, il eſt certain qu'elles ont été l'ouvrage d'une longue ſuite d'années & d'un grand nombre de bras, & que le ſpectateur le moins exalté ne balancera point à les placer au rang des merveilles du monde.

Non loin de Salcète, Madame, ſe préſente l'île d'Elephanta, qui appartient auſſi aux Marates. Elle prend ſon nom de la figure du dieu Gonnis, repréſenté dans pluſieurs endroits de l'île, ſous la

forme d'un jeune-homme, qui a une tête d'éléphant. Ici on voit encore des monumens du même genre que ceux dont je viens de vous donner la deſcription.

On remarque ſur-tout un temple bâti ſur une hauteur au milieu d'une montagne, où il eſt taillé dans un roc. Sa longueur d'environ cent vingt pieds s'étend à-peu-près ſur une égale largeur, ſans compter les appartemens & les chapelles qui occupent les deux côtés du temple. L'entrée principale eſt en face du nord, & ſur une belle eſplanade faite de main d'homme, d'où l'on jouit d'une ſuperbe vue ſur la mer & ſur les îles voiſines.

Par-tout on découvre des figures

humaines taillées dans le roc, mais qui en ſont tellement détachées, qu'elles n'y adhèrent que par le dos. Ces ſtatues ont quelquefois une hauteur de treize pieds.

Les habitans d'Elephanta, qui forment environ une centaine de pauvres familles, ſe ſoucient peu du temple. Ils ne montrent de la vénération que pour une de ſes petites chapelles, qu'ils vont viſiter tous les jours. Ces bonnes gens n'ont pu me rien apprendre de poſitif ſur l'antiquité de leurs monumens. La crédulité populaire a voulu me perſuader, qu'un ſoir il arriva par mer des gens, qui, toute la nuit, travaillèrent à ce temple, & que le lendemain matin

ce beau monument, l'ouvrage ſans doute de pluſieurs années, ſortit de leurs mains tout achevé.

LETTRE CLIX.

De Bombai.

ME voici, Madame, de retour à Bombai, où je compte ſéjourner encore une ſemaine. Cette île n'a guère que vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, ſur un demi-mille de largeur, & ſur deux de longueur. Elle eſt généralement peu abordable, même du côté de la baie, ſur-tout durant la baſſe mer. Le ſol offre des inégalités en beaucoup d'endroits. Mais quoique peu élevé, il eſt à pic ou bordé de rochers. C'eſt un com-

posé de graviers, de roches, mêlés d'un peu de terre. Mais le port qui est grand & à l'abri de tous les vents, & le seul sûr & commode dans toute la terre ferme de l'Inde, a rendu cette île habitable.

Elle a été assez long-tems sans population. On la regardoit comme un séjour d'horreur; personne ne vouloit se fixer sur un terrein si mal sain; il étoit passé en proverbe, que *deux mousſons à Bombai étoient la vie d'un homme.* Les campagnes étoient alors remplies de bambous & de cocotiers; c'étoit avec du poisson que l'on fumoit les arbres; des marais infectés corrompoient les côtes. Ces principes de destruction auroient bientôt dégoûté les

Anglois, s'ils n'y avoient été retenus par le meilleur port de l'Indoſtan, & le ſeul qui avec celui de Goa, peut recevoir des vaiſſeaux de ligne. Un avantage auſſi particulier leur fit déſirer de pouvoir donner de la ſalubrité à l'air; & l'on y réuſſit aiſément en ouvrant pluſieurs canaux, qui ont procuré un écoulement à toutes les eaux juſqu'alors ſtagnantes. A l'aide de cette précaution & du deſſéchement des marais, l'air eſt devenu plus ſain. Auſſi, les habitans des contrées voiſines, attirés tant par la douceur du gouvernement que par celle du climat, que tempèrent les vents rafraîchiſſans de la mer & les pluies abondantes, ſe ſont

portés en foule dans cet établiſſement, où tous les habitans jouiſſent ſous la domination Angloiſe, d'une entière liberté de conſcience, avantage qui tous les ans en groſſit le nombre. Un Anglois, qui n'a pas encore vingt ans de ſéjour dans Bombai, m'a aſſuré que lors de ſon arrivée, cette île comptoit à peine ſoixante-dix mille habitans, & qu'aujourd'hui il eſt très-sûr qu'elle en nourrit plus de cent quarante mille, dont les Européens ne forment qu'une petite partie. Le plus grand nombre ſont ou des Indiens catholiques, que l'on appelle *Portugais*, ou des Indiens du pays de toute ſorte de caſtes. Il y a encore des Mahométans de pluſieurs ſectes,

& des Parſis ou Guèbres, anciens adorateurs du feu. Tous les ſectateurs de ces différentes religions vivent ſi bien enſemble, que non-ſeulement chacune d'elles exerce librement & en paix ſon culte dans les temples, mais qu'elles font même leurs proceſſions en public, ſans qu'elles ſoient troublées les unes par les autres.

Parmi cette foule d'habitans, il en eſt ſept ou huit mille qui ſont matelots. Quelques manufactures de ſoie & de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne peuvent pas proſpérer ſur un roc vif, la multitude a tourné ſes ſoins vers la culture d'un excellent oignon,

qui, avec le poiſſon ſec, ſe vend dans les marchés les plus lointains. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence accoutumée ſous un ciel ardent. L'Indien s'eſt montré ſuſceptible d'émulation ; ſon caractère a été changé en quelque ſorte, par l'exemple des infatigables Parſis. Ces derniers, dont je vous ai déjà parlé, ne ſont pas ici ſeulement pêcheurs & agriculteurs. La conſtruction, l'équipement, l'expédition, tout ce qui concerne la rade ou la navigation, eſt confié à leur active induſtrie.

Avant 1759, les bâtimens expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le Golfe Perſique & le Malabar abordoient ordinairement aux côtes

où ils devoient dépoſer leur argent & leurs marchandiſes, & recevoir leur chargement. A cette époque, tous ſe ſont rendus, tous ſe ſont arrêtés à Bombai, où l'on réunit ſans frais les productions des contrées voiſines, depuis que la compagnie Angloiſe, revêtue de la dignité d'Amiral du Grand-Mogol, eſt obligée d'avoir une marine, & une marine aſſez nombreuſe, dans ces parages.

Depuis cent ans, Bombai appartient à la compagnie Angloiſe des Indes orientales, qui a établi dans cette île une régence, dont dépendent toutes les factories qu'elle poſsède le long de cette côte, depuis Ceylan juſqu'à Bâſra.

Il

Il a donc été néceſſaire que dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires & les négocians ſe multipliaſſent. Auſſi cette île s'eſt-elle rapidement emparée de toute la navigation, & d'une grande partie du commerce, que Surate & les autres marchés d'alentour avoient fait juſqu'alors dans les mers de l'Aſie.

Pour donner de la ſtabilité à tous ces avantages, on a entouré de fortifications le port, qui eſt le centre & le mobile de tant d'opérations, & où viennent ſe radouber les eſcadres que la Grande-Bretagne envoie ſans ceſſe ſur l'océan Indien. Ces ouvrages d'une conſtruction ſolide n'ont d'autre défaut

que d'être trop étendus. Ils ont pour défenſeurs douze cens Européens, & un plus grand nombre de troupes Aſiatiques.

Le plus important & le plus conſidérable des ouvrages que les Anglois ont exécutés à Bombai, eſt ſans doute le drek, eſpèce de rade, où les vaiſſeaux ſont en ſûreté. On y peut raccommoder à-la-fois pluſieurs bâtimens. La marée y monte, les jours de la nouvelle & de la pleine lune, depuis ſeize juſqu'à dix-huit pieds. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée eſt d'environ deux degrés vers l'oueſt.

Quant à la ville de Bombai, elle eſt ſituée au midi de l'île,

où ſon étendue eſt à-peu-près d'un quart de mille de longueur ſur très-peu de largeur. D'aſſez bonnes fortifications la ceignent du côté de la mer, où l'on voit les reſtes d'un vieux château. Elle eſt moins défendue du côté de la terre, où elle n'eſt entourée que d'un ſimple mur garni de très-petits baſtions, mais bordés par un large foſſé, & par un glacis bien entretenu, avec des rivelins devant ſes trois portes. La pierre qu'on a employée pour toutes ces fortifications & qui ſe trouve dans l'île, jouit de la rare & excellente qualité d'être molle dans la carrière, où on la taille aiſément, & de ſe durcir expoſée à l'air.

LETTRE CLX.

De Bombai.

Vous ne concevez pas, Madame, la grande mortalité qui règne ici tous les ans parmi les Européens, & ſur-tout parmi les Anglois. Ceux-ci ſont ordinairement frappés d'une mort ſubite, dont il faut principalement attribuer la cauſe à leur manière de vivre. Ils mangent, ſous un ciel brûlant, des viandes trop ſucculentes, du bœuf & du porc, que les anciens légiſlateurs n'ont pas défendus ſans de bonnes raiſons aux Indiens. Ils boivent des vins de Portugal extrêmement forts & très-échauffans, & cela ſans ſcru-

pule, même aux heures de la plus grande chaleur. Ils portent d'ailleurs à Bombai, comme en Europe, des habits étroits, qui ſerrant trop chaque partie du corps, gênent la circulation du ſang, & les rendent beaucoup plus ſenſibles à la chaleur, que ne le ſont les Indiens avec de longs habits flottans. Les Européens aiment auſſi à découvrir la poitrine, ce qui les expoſe à des rhumes dangereux. On ne peut douter que le régime des orientaux ne convienne beaucoup mieux à la ſanté, même pour tout étranger habitant de l'Inde. Ils déjeûnent aſſez bien le matin, & ne font leur principal repas, qu'au coucher du ſoleil; ils s'abſtiennent de viande ou en man-

gent peu, & boivent rarement des liqueurs fortes. Le ſoir à l'air, ils ſe couvrent la tête & la poitrine. C'eſt par ces ſages précautions que l'Indien arrive à une extrême vieilleſſe.

Les Européens & leurs deſcendans occupent le midi de l'île. Leurs maiſons ſont belles & bien bâties; les toîts n'en ſont pas comme dans le Levant, couverts d'une plateforme, mais de tuiles comme en Europe. Les Anglois ont des vitres à leurs fenêtres; les Indiens n'en font point uſage, mais ils ſe ſervent de petites coquilles fort minces enchaſſées dans du bois, ce qui rend les chambres fort obſcures.

Les Anglois ont une belle égliſe

à Bombai ; cependant ils ne comptent qu'un ſeul miniſtre ſur toute la côte, de manière que, lorſqu'il vient à mourir, il faut en faire venir un d'Europe. Mais comme il y a beaucoup de catholiques, on y trouve des eccléſiaſtiques & des carmes, qui deſſervent quelques cures. Le Pape avoit même envoyé un évêque; mais le Gouvernement Anglois le refuſa. Celui ci, bien qu'il laiſſe la liberté de conſcience, ne permet cependant point de faire des proſélytes. Un Européen ne peut changer de religion, à moins que le Gouverneur n'en ſoit préalablement inſtruit.

Les Européens étrangers ne peuvent pas faire à Bombai leur for-

tune dans le commerce : mais dans le militaire, on ne fait aucune diſtinction de nation. Il s'y trouve des officiers Anglois, Polonois, Allemands. Il faut qu'ils commencent tous par être cadets, & ils avancent enſuite graduellement en peu de tems, parce que le plus grand nombre meurt par intempérance : il en eſt peu qui repaſſent en Europe.

Tous les employés de la compagnie des Indes Angloiſes, depuis le préſident juſqu'au dernier des ſubalternes, ont la liberté de faire le commerce.

Les vaiſſeaux, qui viennent d'Europe pour la côte de Malabar, ſe rendent dans le port de Bombai. La

denrée la plus considérable que les Anglois portent dans cette île, est le drap qui va en Perse par Bafra. Les autres importations sont la cochenillle, les dents d'éléphant, le fer brut, le fer-blanc, l'acier, l'étain, le cuivre, les canons, & toutes les espèces d'armes. Les capitaines des vaisseaux portent encore pour leur compte des pacottilles de plusieurs bagatelles. Une grande partie des marchandises Européennes est exposée dans une vente publique, presque aussitôt après l'arrivée des bâtimens. Ce qui ne se vend point, on l'envoie dans les petites colonies.

Les marchandises que Bombai envoie en retour dans les ports

d'Angleterre, ſont le poivre de la côte de Malabar, le ſalpêtre du Sind, les différentes toiles de Surate, qui, de Londres paſſent enſuite à la côte de Guinée, le coco enfin & le riz, qui ſont ſes principales productions.

LETTRE CLXI.

De Goa.

CE n'eſt pas ſans danger, Madame, que j'ai parcouru la côte des Pirates. Elle eſt continuellement infeſtée par une foule de forbans ou corſaires, errans ſans ceſſe autour des vaiſſeaux, comme autour de leur proie. Pour nous ſouſtraire à leurs pirateries, il a fallu leur

payer pour ainſi dire, le droit de paſſage.

Ces Pirates ſont connus ſous différens noms. Les plus redoutés par leur férocité, ſe nomment *Sangans*. C'eſt principalement vers l'embouchure du Sind, le long de la côte du Guzarate, qu'ils exercent leurs hoſtilités. Les *Angrias* étoient il y a quelques années, ceux dont les armemens étoient les plus conſidérables. D'abord à peine avoient-ils eu des forces ſuffiſantes pour attaquer des vaiſſeaux marchands. On les a vus depuis ſe meſurer avec des vaiſſeaux de guerre, de quarante à cinquante pièces de canon. Les Anglois ont été les premiers à s'ennuyer de ces inſultes, & d'ac-

cord avec les Marates, ils ont détruit ces corſaires. Le partage du butin les a bien dédommagés des frais de l'expédition. Mais qu'eſt-il arrivé? Les Marates ou plutôt de petits chefs, leurs vaſſaux, ont ſuccedé aux Angrias, & par des ſecours clandeſtins, ils ſe ſont vus en état d'inſulter la plûpart des pavillons.

Leur marine eſt compoſée de quelques frégates & ſur-tout de bâtimens, qui portent juſqu'à vingt-quatre pièces de canon. Ces Pirates vont, à la voile & à la rame, ſur-tout durant les calmes communs dans ces parages, attaquer adroitement par les hanches les vaiſſeaux dont ils craignent l'artillerie. Lorſqu'ils ont l'occaſion de venir

à

à l'abordage, la plûpart jettent ſur le pont ennemi des pots de terre très-fragiles, & remplis de chaux vive en poudre, qui pénétrant dans les yeux des combattans, leur fait tomber les armes des mains.

Il eſt encore une autre eſpèce de forbans plus à redouter pour les petites embarcations : ils ſont connus ſur une partie de cette côte ſous le nom de *Maëblés*. Montés ſur des doubles pirogues & ſans être avoués d'aucun prince, ils volent & aſſaſſinent. Ces Maëblés ſont une nouvelle race Mahométane, qui depuis quelques ſiècles s'eſt formée de profélytes indiens, preſque tous ſortis des tribus infâmes d'eſclaves ou de criminels. Leur nombre dans

pluſieurs de ces contrées, s'eſt peu-à-peu tellement accru, qu'ils pourroient bientôt arriver à l'indépendance, ſi Aïder-Ali ne repouſſoit leurs efforts.

Du reſte les Pirates Indiens, après le combat & le pillage, ſe montrent humains : ils ne font jamais d'eſclaves, mais ils tâchent de rançonner ceux qu'ils préſument être riches. Depuis quelque tems, ſurtout, les corſaires Marates ont mis beaucoup d'ordre dans leurs déprédations. Ils ont campé, en divers lieux, des réſidens ou eſpions, qui veillent à l'arrivée & au départ des vaiſſeaux, & vendent à grand prix des paſſe-ports pour la ſûreté des traverſées. Quelques armateurs

Indiens ont la prudence de s'en munir ; d'autres s'en paſſent, & vont plus loin payer quelquefois de leur ſang leur économie.

Quoique je ſois loin de confondre les Portugais avec les forbans de l'Inde, il me paroît bien extraordinaire que ces Européens ſe croient fondés, en vertu d'anciennes conceſſions de la cour de Rome, à faire acheter aux Indiens, la permiſſion de naviger ſur les mers qui baignent l'Inde, & à confiſquer les objets qu'il leur a plu de déclarer contrebande.

Enfin toute cette partie eſt tellement la proie de la Piraterie, qu'il n'eſt point un ſeul garde-côte Anglois, qui ne ſe permette un

droit de viſite, & quelquefois un droit de propriété ſur les choſes qui ſont de ſon goût. Cette uſurpation, il eſt vrai, eſt toujours déſavouée par le gouvernement.

Avant de terminer cette lettre, il eſt à propos que je vous donne une idée de l'état de la navigation Indienne. Il n'eſt pas étonnant qu'un peuple environné de vaſtes mers, ait dirigé ſon eſprit, même dans l'enfance de la civiliſation, vers cette ſource du commerce. Il a appris à naviger avec facilité & ſans crainte, dans des courſes de ſept à huit cens lieues, ſur des bâtimens qui excepté vers la poupe & la proue, n'ont de bordage que juſqu'à la flottaiſon. Ces vaiſſeaux

toujours à découvert & ſans ponts, ſont couverts aux parties ſupérieures de cuirs de buffles. Des claies de lattes minces ſuſpendues aux deux côtés, ſervent à briſer l'effort des vagues. Cette petite navigation eſt en général fort ſûre, lorſqu'on profite du cours périodique des *mouſſons* favorables. Les bons Aſiatiques, qui ſont ordinairement timides & peureux, redoutent beaucoup les tempêtes.

Dans les contrées où le commerce a aggrandi & multiplié les reſſorts de l'induſtrie nationale, les vaiſſeaux Indiens le diſputent en ſolidité aux vaiſſeaux Européens. Ils durent des ſiècles entiers. La plupart ſont conſtruits d'un bois très-

dur, qu'on appelle *teck*, & contiennent mille ou douze cens tonneaux; les cordages faits de bourre de cocotier, ſont plus rudes & moins maniables que les nôtres, mais ils ont autant ou plus de force. Leurs voiles de coton ne ſont ni auſſi fortes ni auſſi durables que celles de lin & de chanvre, mais elles ſont plus faciles à plier & plus difficiles à déchirer. Au lieu de poix, on fait uſage de la gomme d'un arbre, nommé *damar*, qui vaut autant ou mieux. Lorſque le bâtiment eſt en état d'aller ſur mer, loin de le lancer à l'eau par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduit dans le chantier, comme nous l'avons pratiqué depuis, la

marée, qui ne tarde pas à l'enlever.

Quant à l'habileté des officiers de vaiſſeau, quoique médiocre, elle les éclaire aſſez pour courir les mers ſans danger, dans les mouſſons favorables. Les matelots nommés *leſcars*, vont avec aſſez d'habileté, d'une Inde à l'autre. Les Européens s'en ſervent même pour ramener dans les parages orageux, les navires qui ont perdu leurs équipages. Mais l'ignorance des Pirates ſur cette côte, eſt inconcevable; ſans théorie quelconque, ils voguent au gré d'une groſſière routine, ſans cartes, ſans bouſſole; ne ſachant pas même prendre la hauteur du ſoleil,

& ne réglant leurs marches que ſur le cours apparent de cet aſtre, & ſur celui de la lune & des étoiles.

Cependant malgré cette impéritie, ces nations jouiſſent d'un avantage précieux, que l'Europe devroit bien partager avec elles. Dans ces chétifs bâtimens où le navigateur pouvant à peine ſe remuer, eſt condamné à reſter toujours aſſis les jambes croiſées, on ne connoît ni le ſcorbut, ni les maladies contagieuſes, qui donnent ſi ſouvent la mort à nos braves marins. Cette différence doit être attribuée moins à la brièveté de leurs voyages, qu'à leur propreté & à la qualité de leurs alimens. L'Indien, ſur mer

comme ſur terre, tous les matins ſe frotte d'abord les dents & les gencives avec du charbon pilé, ou de la cendre d'excrémens de vache, & puis ſe racle la langue. Ce ſoin d'un moment, prévient les engorgemens dans ces parties, conſerve l'émail des dents & la pureté de l'haleine, & provoque une expectoration ſalutaire aux gens de mer.

Mais ce qui les préſerve de toutes nos maladies, c'eſt ſur-tout l'eau qu'ils renferment, non comme nous dans des tonneaux, mais dans des citernes conſtruites avec beaucoup de précaution, & pratiquées dans les parties les plus aërées du bâtiment. Pendant le voyage, on les

ouvre de tems en tems, pour renouveller l'air ; à l'aide de cette précaution, l'eau, à l'abri de toute filtration, ne ſe corrompt point, & ne contracte jamais une mauvaiſe odeur, cauſe ordinaire du ſcorbut. On reconnoît ſi bien l'utilité de ces citernes, qu'on ne manque jamais d'en pratiquer, même dans les vaiſſeaux modernes, qu'on conſtruit ſelon les formes & les proportions Européennes.

LETTRE CLXII.

De Goa.

CETTE ville, Madame, ſituée au nord de la côte de Canara, s'élève en amphithéâtre ſur un eſpace d'une demi-lieue, dans une île dont elle porte le nom, & qui eſt détachée du continent par les deux bras de la rivière de Mandoua, qui ſe jette dans la mer à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ſes murs, un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette île dix lieues de tour. Ce petit terrein offre à la fois des collines, des plaines, des bois, des canaux, des ſources d'une eau excellente, une

cité magnifiquement bâtie, des villages conſidérables, dont le voiſinage eſt embelli de prairies, de payſages & de sîtes pittoreſques, où ſont bâties d'agréables maiſons de campagne. La plus grande partie du ſol eſt d'une terre rouge, dont on fait une aſſez belle poterie; dans quelques coins, une autre terre d'un gris noirâtre, fournit des vaſes dont la fineſſe le diſpute au verre. Ici comme dans la plûpart des îles & des climats renfermés entre les tropiques, la nature dans toutes les ſaiſons eſt vêtue d'une belle végétation. Les arbres & l'herbe des champs conſervent toujours leur verdure; deux fois l'année, les vallées donnent au culti-

vateur une moiſſon de riz & de millet.

Avant d'entrer dans le port, on découvre les deux péninſules de Salſet & de Bardes, qui lui ſervent en même tems & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port. C'eſt le ſeul d'où le commerce peut étendre ſes bras dans toute l'Inde, par mer & même par terre.

La ville de Goa a environ une lieue & demie de tour; elle n'eſt fortifiée que du côté de la rivière. Une ſimple muraille qui l'environne de l'autre côté, ne la défendroit

pas long-tems, ſi elle étoit attaquée. Mais les Portugais qui ſont les maîtres de toute l'île depuis cent dix ans, ſe repoſent ſur la difficulté des paſſages. On ne ſe laſſe point d'admirer les égliſes, les monaſtères, les palais, les places publiques, les fortereſſes, & tant d'autres édifices que ces Européens y ont élevés à grands frais.

J'ai fait ma première entrée dans la ville, par la grande porte, qui eſt ornée d'une magnifique ſculpture. Ce ſont des repréſentations en bas-reliefs, des guerres du Portugal dans l'Inde, des trophées, des arcs de triomphe. Le ſpectateur s'arrête ſur-tout devant une belle ſtatue

dorée de ſainte Catherine, devenue la patrône de Goa, depuis que le jour de ſa fête, les Portugais ſe rendirent les maîtres de l'île, à la tête d'Albuquerque, le plus vaillant & le plus éclairé des Portugais. Ce grand général ſe préſenta aux portes de Goa, les força & enleva cette ville en 1508, au Roi de Décan, qui la reprit deux ans après; mais Albuquerque fondit de nouveau ſur Goa, l'emporta d'emblée, s'y fortifia & en fit la métropole de tous les établiſſemens Portugais dans l'Inde. Ce héros après avoir rempli toute l'Aſie de ſes ſuccès, tranquille dans le centre de ſes conquêtes, s'occupa de réprimer la licence des Portugais: il

rétablit l'ordre dans toutes les colonies, affermit la diſcipline militaire, & ſe montra actif, prévoyant, ſage, juſte, humain, déſintéreſſé. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que long-tems après ſa mort, ils alloient à ſon tombeau, pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Ce grand guerrier mourut à Goa en 1515, ſans richeſſes & dans la diſgrace du Roi de Portugal, auquel on l'avoit rendu ſuſpect.

Le commerce qui fit ſortir Veniſe de ſes lagunes, Amſterdam de ſes marais, avoit fait de Goa, le centre des richeſſes de l'Inde, & l'un des plus fameux marchés de l'uni-

vers. Le tems, les révolutions ſi ordinaires en Aſie, l'orgueil inſéparable des grands ſuccès, la molleſſe qui ſuit toujours une opulence facilement acquiſe, la concurrence de nations plus éclairées, les infidélités du fiſc & celles des particuliers, des perfidies, des atrocités de tous les genres, ces cauſes & d'autres peut-être, ont précipité dans l'abîme cette cité ſuperbe. Elle n'eſt plus rien : & les vices de ſon adminiſtration, la corruption de ſes citoyens, l'influence des moines dans les réſolutions publiques, ne promettent pas ſon rétabliſſement. Dépouillée de tant de fertiles provinces, qui recevoient aveuglément ſes loix, il ne reſte à Goa de ſon

ancienne ſplendeur, que ſa petite île & ſon port.

Cette ville a cependant conſervé une partie de ſon commerce intérieur. Vous ne concevez pas le mouvement, le tumulte & le fracas qui animent la rue de Drecha. C'eſt un marché perpétuel de toutes les marchandiſes de l'Inde & de l'Europe. La foule des vendeurs & des acheteurs eſt ſi ſerrée, que les grands chapeaux nommés *ſombreros*, dont le diamètre eſt de ſix ou ſept pieds, s'entretouchent ſur toutes les têtes, de manière qu'ils paroiſſent ne faire qu'une ſeule couverture.

C'eſt-là que les maîtres mènent enſemble confondus, leurs eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, comme

un troupeau d'animaux. Ici la vente n'en eſt pas faite avec plus de décence que dans les marchés de Turquie. Chacun a la liberté de les viſiter. Vingt ou trente *Pardos* ſont le prix des plus chers, quoique dans le nombre on trouve des hommes très-bien faits, forts & robuſtes, des femmes belles ou aimables, venues de toutes les contrées de l'Inde, dont la plûpart ſavent jouer des inſtrumens, broder, coudre, faire toutes ſortes d'ouvrages, & ſervir une maiſon. C'eſt une grande richeſſe à Goa qu'un grand nombre d'eſclaves. Ce nombre eſt ſouvent la meſure de la richeſſe d'un particulier. On dit quelquefois, cet homme a mille

eſclaves, comme en France nous diſons, il a mille livres. Outre ceux qui font le ſervice domeſtique, d'autres vont s'occuper au-dehors, & ſont obligés d'apporter chaque jour ou chaque ſemaine à leurs maîtres, le ſalaire de leur travail.

Vous concevez que de cette manière les eſclaves trouvent la facilité de ſe dérober à leurs maîtres, & de fuir dans des pays où ils vont jouir de la liberté. Auſſi les traite-t-on avec une bonté & une douceur, qui les rend fiers juſqu'à l'inſolence. La plûpart aiment à voler, & rempliſſent les routes & les environs de Goa de leur brigandage.

Dans ce même marché de Drecha, outre les eſclaves à vendre,

on en voit une foule d'autres, qui n'étant point eux-mêmes en vente, y viennent expoſer leurs ouvrages, ou chercher de l'emploi.

Les femmes s'y montrent toujours parées avec ſoin, pour plaire à l'acheteur. Un Portugais ne ſe fait jamais ſcrupule de tenir lieu de mari à une jeune eſclave. Si de cette familiarité il naît un enfant mâle, l'enfant eſt légitimé, & la mère déclarée libre. Le Portugais ſe permet ce commerce tant que la jeune fille n'eſt point mariée; mais il renonce à toute faveur, dès qu'il lui donne un mari. Sa parole eſt une loi qu'il ne viole jamais ſans crime.

Quoique le ſol & le climat de

ces contrées aient toujours été regardés comme peu favorables aux chevaux, on en voit dans le marché de la rue Drecha, un grand nombre d'Arabes & de Perſans, qui ſous le ciel brûlant de l'Inde, ne perdent rien de leur vigueur & de leur beauté première. A la vérité les chevaux naturels du pays ſont preſque tous petits & cagneux; auſſi tous les ans l'Inde reçoit du Thibet & de la Tartarie, des chevaux ordinairement nerveux & infatigables, qui développés par une bonne éducation, fourniſſent une courſe de vingt-cinq lieues en huit heures. Ceux que la Perſe & l'Arabie envoient, ſont les plus eſtimés. Mais un cheval Arabe de

race noble, l'emporte toujours à la courſe ſur le meilleur cheval Perſan.

L'Inde ne traite point en marâtre tous ces beaux chevaux étrangers. Elle a pour eux tous les ſoins d'une mère : deux fois par jour & après la moindre courſe, on les promène quelque tems par la bride, enſuite on leur maſſe toutes les parties du corps. La racine de chiendent, la paille de riz, de bled, de cambou, de cholan, ou d'autres grains du pays, fourniſſent leur nourriture ordinaire. Tous les jours le palefrenier leur donne deux rations, ſoit d'une ſorte de lentilles nommées koullon, ſoit de pois carrés, ou bien de quelques autres eſpèces

de féveroles, que l'on fait cuire ou ſeulement renfler dans l'eau. Il eſt même aſſez ordinaire qu'avec ces farineux, on faſſe bouillir une tête de mouton ou de cabril, qu'on paîtrit avec du beurre ; auſſi les chevaux dans l'Inde ſont mieux nourris que les ſoldats en France. Pour alimenter la vigueur de ces courſiers, une fois le mois, on leur fait avaler des *meſſals*, c'eſt-à-dire des bouteilles faites avec de la patte de poivre, de curcuma, de coriandre, d'ail & de jagre, pilés & broyés enſemble. Ces pillules corrigent l'effet exténuant de la chaleur.

LETTRE

LETTRE CLXIII.

De Goa.

JE ſuis allé voir ces jours derniers, Madame, la belle fontaine de *banguenin*, ſituée à un quart de lieue de la ville. Elle eſt couverte de beaux arbres & environnée de murs. On a ouvert à l'entour pluſieurs réſervoirs, dont les uns ſervent de lavoirs pour le linge, & les autres de bains publics. Cette fontaine ſeule fournit d'eau potable tout Goa, où l'eau des puits, pratiqués preſque dans toutes les maiſons, ne peut ſervir qu'aux beſoins domeſtiques; auſſi quoique le chemin pour arriver à cette fontaine

ſoit pénible, & qu'on ſoit obligé de monter & de deſcendre trois ou quatre montagnes, on y rencontre le jour & la nuit une foule d'eſclaves, qui ſans ceſſe vont chercher de l'eau dans des cruches dont la capacité tient deux ſeaux, & vont la vendre par la ville, à ſix deniers la cruche.

Il auroit été facile aux Portugais de conduire la ſource entière dans Goa par des aqueducs. Mais ce projet a toujours été arrêté par la double conſidération que les étrangers, dont le nombre eſt immenſe, jouiroient de cet avantage ſans contribuer aux frais de l'ouvrage, & que les eſclaves dont l'emploi continuel de porteurs d'eau, pro-

duit un revenu annuel à leurs maîtres, manqueroient d'occupation.

L'île entière, la ville & les villages, ſont peuplés de différentes ſortes d'habitans naturels ou étrangers, voués à divers travaux. Parmi les naturels, on diſtingue les Bramines qu'on trouve dans toutes les parties de l'Inde, & toujours maîtres & ſupérieurs : les Canarins diviſés en deux claſſes, dont l'une s'occupe du commerce ou d'autres emplois honnêtes, & l'autre de la pêche, de la chaſſe & de tous les métiers mécaniques ; les Colombins qui chargés des œuvres les plus viles, végètent dans la pauvreté & la misère. Tous ces anciens habitans de l'île, en vertu d'une

ordonnance des rois de Portugal, jouiſſent du privilege de vivre en liberté & en paix, ſans qu'il ſoit jamais permis de les troubler dans leur culte religieux, ni de les réduire à l'eſclavage.

Parmi les étrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ceux qui portent ce nom, reconnoiſſent entr'eux des lignes de démarcation. Les véritables Portugais ſont ceux qui venus de l'Europe, ſont appelés avec reſpect, *Portugais du Portugal.* Après ceux-ci, les plus diſtingués ſont les Caſticos, nés dans l'Inde d'un père & d'une mère Portugais; les derniers enfin ſont les Métis, qui ont pour père un Portugais, ou pour mère

une Portugaiſe, mais dont l'un des deux eſt enfant de l'Inde. Ces Métis ſont ſur la même ligne que les mulâtres qui naiſſent d'un Portugais & d'une négreſſe d'Afrique. Mais les premiers jouiſſent d'une conſidération particulière, quand ils ſont de race Bramine du côté paternel ou maternel.

Les autres habitans ſont ou des étrangers Indiens, qui en payant un tribut perſonnel, achètent la liberté de demeurer dans l'île, ou des Européens tels qu'un petit nombre d'Eſpagnols, d'Allemands, de Flamands & d'Anglois, une foule d'Italiens, & une immenſité d'Arméniens. Il eſt rare d'y voir un ſeul François.

Je ne vous parlerai point d'un monde de prêtres, de moines, de chanoines, noirs, gris, blancs, vraies ſauterelles des colonies, où il ne faudroit que des bras laborieux pour fabriquer des marchandiſes, & des vaiſſeaux pour les exporter. Les moines Franciſcains ſont les ſeuls ici, qui, comme en Europe, ſoient de quelque utilité. Toute cette armée monacale n'eſt ſoufferte dans Goa, qu'à condition que tout moine en cas d'attaque, prendra le mouſquet & fera le ſervice d'un ſoldat.

Vous concevez combien de couvens il a fallu bâtir pour recueillir tous ces pieux fainéans. Dans l'une des trois égliſes que poſſédoient

les Jéſuites, repoſe le corps de S. François Xavier, ſurnommé l'apôtre des Indes. Vous ſavez que cet ami de S. Ignace, né aux pieds des Pyrénées, ſe rendit à Goa en 1542, pour y prêcher l'évangile, & qu'il mourut dans l'île de Sancian en 1552, âgé de quarante-ſix ans. A Goa l'Archevêque eſt ce que ſes confrères ſont par-tout, c'eſt-à-dire un grand ſeigneur par ſon rang & par l'immenſité de ſon revenu. Son autorité dans l'Inde repréſente celle du pape. Outre les rentes annuelles attachées à la dignité d'Archevêque & de Primat des Indes, il reçoit des préſens de tous les autres eccléſiaſtiques, & une portion des biens confiſqués

par l'inquiſition de Goa. Il confie l'exercice de la plûpart des fonctions épiſcopales à ſon Grand-Vicaire, revêtu du titre d'Evêque de Goa, tandis que lui-même, libre de tout travail, paſſe ſon tems à partager les honneurs du Vice-Roi, à manger en public avec la même pompe, obſervant toujours religieuſement d'appeler le reſpect de la nobleſſe, & d'en repouſſer toute familiarité.

Le Vice-Roi Portugais eſt revêtu d'un pouvoir qui s'étend ſur tous les établiſſemens de ſa nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des gentilshommes, que les Portugais nomment *hidalgors*. Ceux-

ci, dans les cauſes civiles comme dans les criminelles, peuvent appeler de ſa ſentence au tribunal du Portugal, mais alors ils y ſont envoyés priſonniers, les fers aux pieds. Le Vice-Roi eſt le premier de l'île ; après lui vient le Primat, puis le Chancelier, le Lieutenant-Civil, le Lieutenant-Criminel & le Procureur du Roi : ces quatre derniers ne peuvent ſe marier, tant qu'ils ſont en place. Sans doute cette prohibition du mariage n'a eu pour but que de leur laiſſer le moyen d'être tout entiers à leur charge, & de fermer leur ame à la ſoif de l'or, trop ordinaire aux gens de loi.

Goa coûte par an plus de trois

cens mille piaſtres au Roi de Portugal, pour les appointemens des principaux officiers, & pour les dépenſes imprévues. Le Vice-Roi, ſelon les bénéfices que lui procure ſa place, jouit, outre les honoraires que lui donne le roi, d'un million de revenu. Auſſi il vit avec tout le faſte de la royauté. Jamais il ne mange hors de ſon palais : le Primat ſeul eſt quelquefois admis à ſa table.

Avant de terminer cette lettre, il faut que je vous donne une idée du régime de la *Fazende* ou Douane. Rien n'eſt plus inſolent que les Douaniers de Goa. Le Gouvernement eſt le vil ſuppôt de leur tyrannie, qui lui procure annuellement

deux cens mille livres. Ces exacteurs ont à leurs ordres des courtiers gentils, toujours diſpoſés à ſe prêter aux procédés les plus iniques. On a peine à concevoir qu'un capitaine de vaiſſeau après avoir payé les droits, ne puiſſe avoir ſa cargaiſon dans ſon magaſin ; les courtiers de la Fazende s'en rendent les gardiens ou plutôt les maîtres, juſqu'à ce qu'ils aient obligé les propriétaires de paſſer les marchandiſes au taux qu'ils déſignent. Ajoutez à cela les procédures qu'une foule d'avocats & de procureurs voit naître avec plaiſir, & finir avec douleur. Ne croyez point que mon indignation vous peigne ces harpies avec des couleurs trop noires. Le trait

ſuivant vous en dira, ſeul, plus que toutes les déclamations de la philoſophie. Dans le tems du Colonel Pierre Pont, Gouverneur de Salcète, ces hommes avides eurent l'imprudence de ſe plaindre au Vice-Roi, de la tranquillité qui règnoit dans cette province, où la ſageſſe du Gouverneur avoit preſque aboli les procès !

LETTRE

LETTRE CLXIV.

De Goa.

L'Inquisition eſt ici, Madame, plus terrible & plus ſévère qu'en Portugal, qu'en Eſpagne, qu'en Italie. Les déclamations contre ſon inſtitution & ſon régime ſont le premier de tous les crimes; viennent enſuite l'héréſie, le ſoupçon ſeul d'héréſie, la croyance aux magiciens, aux devins, qui ſeule remplit les cachots d'une foule de femmes dont l'imagination eſt trop exaltée, enfin d'autres fautes légères que le tribunal pourſuit & punit toujours avec acharnement, tandis qu'il ferme

ſouvent les yeux ſur l'homicide, ſur le vol, & ſur tous les crimes les plus graves. La moindre menace ou la moindre réſiſtance qu'on feroit au dernier des officiers, ou pour dire mieux, des ſuppôts de l'inquiſition, eſt toujours un forfait, dont ni la naiſſance, ni le rang, ni l'emploi du coupable, ne peuvent arrêter la peine. La rumeur populaire, la dépoſition des témoins ou délateurs, les recherches ſourdes des eſpions, dont l'eſſaim voltige dans les rues, ſur les places & par tous les lieux publics, enfin la confeſſion du coupable, qui vient lui-même ſe dénoncer, dans l'eſpérance de recevoir un traitement moins ſévère, ſont les canaux différens par où la con-

noiſſance des chefs d'accuſation arrive au grand ou au ſecond inquiſiteur, qui ſont toujours l'un un prêtre ſéculier, & l'autre un religieux Dominicain.

Celui-ci, le plus ſouvent ſur un léger ſoupçon, cite les prévenus par trois différentes ſommations devant ſon tribunal. Mais ſi par crainte ou par déſobéiſſance ils ne comparoiſſent point, ils ſont excommuniés & condamnés proviſoirement à de groſſes amendes, ſans préjudice d'un jugement plus ſévère, qu'ils n'évitent jamais, s'ils ont le malheur d'être arrêtés. Quand même un accuſé ſeroit innocent, c'eſt aſſez qu'il ne défère point aux ordres de l'inquiſition, pour

qu'il ſubiſſe les peines du plus grand criminel. Rien ne s'oublie à l'inquiſition : là, comme dans un autre enfer, la preſcription n'efface aucun crime des regiſtres : le fanatiſme les y tient toujours ouverts. L'aſſigné qui a refuſé de ſe préſenter, n'a d'autre reſſource qu'un banniſſement volontaire & perpétuel : auſſi la terreur de ce tribunal, fondée ſur les vexations les plus coupables & toujours nées de l'avidité, diſperſe tous les ans une foule de marchands, qui vont ſe refugier ſur les côtes voiſines ; & cette diſperſion eſt la mort du commerce de Goa. Souvent même lorſque le crime eſt réputé grave, on ne s'arrête point aux formalités préala-

bles ; dans ce cas on ordonne ſans délai la priſe de corps ; & l'incarcération a toujours lieu, dans quelque endroit qu'on trouve l'accuſé. Il n'eſt pour ſa perſonne ni aſyle, ni privilège. L'imagination ne peut concevoir la triſte ſituation du pourſuivi : quelquefois il eſt arrêté au ſein de ſa famille, ou au milieu de ſes amis. C'eſt un père à côté de ſon fils, ou un fils à côté de ſon père, ou une femme qu'on enlève à ſon mari, ſans que ces triſtes & malheureuſes victimes, quoique ſouvent aſſurées d'aller à la mort, oſent faire la moindre réſiſtance ; ſans qu'aucun des parens ou des amis qui les environnent, oſe parler en leur fa-

veur. Ceux-ci, s'ils avoient l'imprudence de laiſſer échapper le moindre mot, auroient le même ſort. Il n'eſt permis de parler du tribunal du grand inquiſiteur & de ſes officiers, qu'avec le reſpect & l'honneur qu'on montre pour la Divinité.

Quiconque entend des propos injurieux, ou contre l'inquiſition, ou contre la religion, eſt obligé de dénoncer le coupable quel qu'il ſoit. On voit un ami ſacrifier ſon ami, des enfans leurs pères, & des pères leurs enfans ! Quels déſordres de pareilles loix ne jettent-elles point dans les familles ! Une parole, quelquefois innocente, & le plus ſouvent raiſonnable, révélée par

la naïveté d'un enfant, ou par la méchanceté d'un eſclave, précipite un père ou un maître dans un affreux cachot, d'où il ne ſort que pour entrer dans le bucher. Un mari libertin ou une femme débauchée ſont-ils onéreux l'un à l'autre? une ſimple dénonciation, faite par le plus méchant devant ce tribunal, où le dénonciateur n'a jamais tort, & où les témoins ne ſont jamais confrontés, le débarraſſe bientôt de ſa charge? Un enfant dans la fougue des paſſions veut-il avoir la liberté de ſe livrer aux plaiſirs & aux égaremens de la jeuneſſe, il ſacrifie un père ou une mère, dont les exhortations ou les reproches l'importunent.

De pareils exemples ne ſe réaliſent que trop ſouvent. On voit plus fréquemment, il eſt vrai, un malfaiteur dénoncer impitoyablement la perſonne à qui il veut nuire. Vous concevez ce que doit être une ſociété où l'humanité, la confiance, la piété & la reconnoiſſance filiales ſont condamnées & punies par les loix.

La claſſe Juive eſt celle que l'inquiſition traite avec le plus d'injuſtice. Un Juif qui s'aviſeroit de conteſter la Trinité ou l'Incarnation, eſt puni comme hérétique. Il ne lui eſt permis d'avoir ni le talmud ni aucun autre livre, qui réfute la religion de Rome. Les Juifs ſont tellement ſéparés des autres habi-

bans, qu'on ne leur permet pas même de donner des nourrices chrétiennes à leurs enfans : la crainte des ſupplices les plus cruels en détermine quelques-uns à ſe faire *nouveaux-chrétiens*, que les Portugais appellent *chriſtianos novos*, titre ſi mépriſé, qu'un ancien chrétien ſe croiroit déshonoré, s'il s'allioit avec la fille ou la petite-fille, ou même l'arrière-petite-fille d'un nouveau chrétien. Auſſi ces proſélytes ne forment-ils des alliances qu'entr'eux. Ils ſont toujours attentifs à cacher leur union ou leur amitié mutuelle ; car il ſuffiroit de les voir trop bien enſemble, pour qu'on les ſoupçonnât de judaïſme, & qu'on les rendît priſonniers. Ils

ſont ordinairement accuſés, tantôt de mettre des crucifix dans les couſſins ſur leſquels ils s'aſſeyent & s'agenouillent, tantôt de fouetter des images, tantôt de s'abſtenir de porc. Mais ils craignent peu l'inquiſition lorſqu'ils ſont ſans fortune. Elle n'attaque que ceux qu'elle voit riches. Elle n'a que faire d'un homme qui ne pourroit point payer les mois de nourriture. Auſſi n'a-t-elle établi que des peines légères pour la claſſe pauvre; mais la claſſe riche eſt toujours pourſuivie avec plus de recherches, & punie avec plus de ſévérité.

Les Gentils & les Mahométans établis à Goa ne ſont point aſſujettis à ce tribunal, à moins qu'ils

n'aient empêché quelqu'un d'embraſſer le chriſtianiſme, ce qui arrive aſſez ſouvent. A peine un accuſé eſt-il entré dans le palais de l'inquiſition, qu'on le fouille avec le ſoin le plus ſcrupuleux, pour découvrir s'il n'a pas quelque papier ou pièce de conviction, ou quelque inſtrument pour ſe donner la mort. On a vu des priſonniers pour ſe ſouſtraire aux cruautés de ce tribunal, ſe fracaſſer la tête contre les murs de leur cachot.

Après que l'accuſé eſt dépouillé de tout ce qui paroît ſuſpect, on le traduit dans un cachot, dont l'horrible nuit eſt capable de le frapper ſubitement d'une terreur mortelle. Là, enlevé à ſa famille,

à ſes amis, dont il ne peut recevoir ni viſites, ni conſeils, ni lettres, ni conſolation, ſeul avec lui-même & avec ſon déſeſpoir, il ſe voit abandonné à ſes juges, à ſes ennemis, à ſes accuſateurs. Sans ceſſe le ſpectre de la mort apparoît à ſon imagination, épouvantée de ces ſombres murs, de ces guichets, de ces verroux qui crient, & de ces chaînes dont le bruit ſourd va roulant de voûte en voûte, le long de ces immenſes corridors, où pendant quelques momens du jour on permet à ces miſérables victimes, l'une après l'autre, de venir reſpirer un air moins corrompu que celui qui infecte leur cachot. Malheur à l'infortuné qu'on entend au fond

de ſa priſon gémir, ſoupirer ou ſe plaindre, & même invoquer le ciel à haute voix ! Les gardes du Saint-Office qui ſont là & le jour & la nuit en faction & ſans ceſſe aux écoutes, commandent avec aigreur & menaces le ſilence profond au malheureux, qui croit au moins avoir le droit de ſe plaindre. Si après cette admonition, ſon cœur gros de ſoupirs en laiſſe imprudemment échapper un ſeul, voilà que tout-à-coup la ſoldateſque furieuſe, armée de nerfs de bœufs, ouvre le cachot, s'acharne ſur l'innocent qu'elle fait tomber ſous des coups redoublés, non-ſeulement pour le punir, mais encore pour intimider les priſonniers voiſins,

qui à travers le vaſte ſilence de tous les lieux d'alentour, peuvent entendre à-la-fois & le fracas des coups & les cris de l'infortuné. Je crains de vous faire friſſonner, ſi je vous dis le malheur d'un priſonnier, qui malade d'un violent rhume de poitrine touſſoit malgré lui fort fréquemment. Les gardes vinrent impérieuſement lui dire : taiſez-vous. L'infortuné, dont la toux redoubloit ſans ceſſe malgré ſes efforts pour la retenir, put à peine répondre que ſa maladie en étoit la cauſe. Les barbares indignés de la réponſe, le déshabillèrent tout nû, & l'excédèrent avec une cruauté ſi opiniâtre, que leur victime expira entre leurs mains.

Par ce profond ſilence, les inquiſiteurs empêchent les priſonniers de ſe reconnoître, & interceptent la communication & le rapprochement qui peuvent ſeuls conſoler les ames ſouffrantes. Ces infortunés dans leurs cachots n'ont pour meubles, qu'une table de trois à quatre pieds quarrés, ſur laquelle ils font leur lit, compoſé d'une paillaſſe, d'une paire de vieux draps, & d'une couverture ſouvent rongée par les rats. C'eſt-là ſur ce grabat qu'ils paſſent de longues nuits, & quelquefois des jours entiers ſans ſommeil, ſans repos, ne vivant que de douleur à la pâle lueur d'une petite lampe, qui brûle preſque toujours, mais inutilement;

car il ne leur eſt jamais permis de lire, pas même un livre de dévotion. On craindroit qu'ils n'oubliaſſent quelques momens le malheur d'être enſevelis vivans dans ces manoirs ténébreux, où ne peut pénétrer un rayon du plus beau jour d'été.

Mais revenons à notre accuſé, un ou deux jours après qu'il a été mis en priſon, on lui coupe les cheveux, on le raſe ſans diſtinction ni de ſexe, ni d'âge, ni de naiſſance; enſuite on l'interpelle ſur ſon nom, ſes biens & ſes effets. Pour l'engager à faire un aveu ſincère de ſa fortune, l'inquiſiteur lui promet que s'il eſt innocent, tout ce qu'il aura déclaré lui ſera

fidèlement conſervé & rendu, mais qu'au contraire ſi on découvre quelques biens dont il n'aura pas fait mention, ils ſeront confiſqués ſans retour, de quelque manière que tourne ſon procès.

Tous les Portugais & les autres habitans de Goa, qui croient à la ſainteté & à la ſincérité du tribunal, font une confeſſion religieuſe de tous leurs biens: ces biens, dès qu'ils ont le malheur d'être connus, ſont auſſitôt confiſqués & mis entre les mains du grand inquiſiteur, dont il eſt bien rare de les voir ſortir. Cette confiſcation eſt toujours prononcée, lorſque l'accuſé nie le crime dont on le charge. Si au contraire il l'avoue, dans l'inten-

tion d'éviter la torture ou d'être plutôt rendu à la liberté, alors il eſt coupable par ſon propre aveu, & par conſéquent c'eſt avec juſtice aux yeux du public, que les biens ſont confiſqués; & ſi après qu'on l'a dépouillé de tout ſon avoir, on ordonne ſon élargiſſement comme une faveur accordée à un pénitent qui s'eſt dénoncé lui-même, il n'oſeroit après ſa ſortie plaider ſon innocence, de peur d'être remis en priſon, & d'être ſévèrement condamné, non-ſeulement comme un faux pénitent, mais encore comme un calomniateur qui accuſe le Saint-Office d'injuſtice. Vous voyez que de quelque manière qu'un accuſé s'y prenne, il eſt sûr de la perte

de tout ce qu'il a entre les mains de l'inquiſition. Et voilà pourquoi ordinairement on n'eſt fait priſonnier que lorſqu'on a quelque bien à perdre. Ces cachots ſont comme cet enfer fabuleux où l'on n'entroit que le rameau d'or à la main. Ainſi ces prétendus criminels, dont on a arraché une confeſſion par la torture, ſont obligés de publier qu'on a uſé de beaucoup de clémence en leur faveur.

L'accuſé priſonnier paſſe quelquefois pluſieurs mois, ſans qu'on inſtruiſe ſon procès, ſans qu'il ſache le crime dont on le charge. La procédure eſt lente & toujours muette. Quelquefois elle traîne durant vingt ans & plus. J'ai vu

un de ces malheureux qui avoit blanchi ſous les chaînes. A trente ans il fut enfermé dans ces priſons, & il n'en eſt ſorti qu'à ſoixante.

Les jours où l'on condamne les coupables & où l'on abſout les innocens, ſe nomment comme vous ſavez, *auto-da-fé*, c'eſt-à-dire les *actes de foi*, & n'arrivent que tous les deux ou trois ans. Ces jours-là on couvre les priſonniers de différentes ſortes d'habits, ſelon la nature de leur crime & le genre de leur ſupplice. Ceux qu'on deſtine à être brûlés, & dont le nombre eſt ordinairement très-grand, ſont vêtus de chemiſes ſoufrées, & portent ſur leurs habits leur portrait environné de flammes qui s'élèvent, &

de démons menaçans. On peint au contraire des flammes qui deſcendent, ſur les habits de ceux qui ne doivent point ſubir la peine du feu. A peine le jour commence à paroître, qu'on conduit proceſſionnellement ces pauvres patiens à la grande égliſe de l'inquiſition, où ils aſſiſtent à la meſſe & à un ſermon, dont la morale eſt toute pour eux. Le ſermon fini, chacun entend & reçoit ſon jugement : enſuite on les fait marcher tous enſemble au *Campo-Sancto-Lazaro*. Là, tantôt on fait tomber ſous la hâche la tête de ceux-ci, tantôt on brûle ceux-là, en préſence les uns des autres. Quelquefois on apporte des caſſettes pleines d'oſſemens, que le

bourreau jette au feu : car on fait le procès aux accusés même après leur mort.

Vous ne concevez pas les cris & les hurlemens que pousse la foule des nouveaux chrétiens, à l'aspect d'un Juif qu'on va brûler. On distingue ces mots *judeò*, *judeò*, dont le murmure sourd, mêlé aux frémissemens d'une rage pieuse, fait frissonner jusqu'au fond de l'ame.

Tel est, Madame, l'horrible spectacle que donne ici une religion de paix & de douceur. Aussi la piété est-elle toute en pratiques extérieures. Hommes & femmes, portent toujours un grand chapelet de bois au cou. A la messe ils ont un autre usage, d'une piété aussi mal-

entendue. Lorſque le prêtre lève l'hoſtie, ils lèvent tous le bras droit comme s'ils vouloient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force : *miſericordia.* En général tout ce qu'on obſerve des uſages religieux de ces peuples annonce un culte de terreur : ce ſont de ces hommes dont la Bruyère a dit : *Non pas qu'ils craignent Dieu, mais qu'ils en ont peur.* Cette idée me rappelle auſſi ce beau vers de la tragédie d'Oreſte, qui peint Clitemneſtre tremblant devant les dieux :

Elle ſembloit les craindre & non les adorer.

LETTRE CLXV.

De Goa.

LE peuple de Goa, Madame, naturellement pareſſeux eſt avide de proceſſions, & de tout ce qui à un air de fête & de ſpectacle. Toutes ſes pratiques religieuſes ſont de vraies maſcarades : les myſtères y ſont repréſentés par des gens traveſtis, & par des animaux contrefaits. La plus belle des proceſſions eſt celle du Roſaire, où préſident les religieux de S. Dominique : ce ſont des chars de triomphe, des navires, des figures en bas relief, vêtues ſuivant le coſtume à la mode, & ornées de riches pierreries.

pierreries. Tout ce train eſt ſuivi d'une foule de muſiciens, que pluſieurs perſonnes aecompagnent en danſant en cadence.

A la fin du mois d'Août, il eſt d'uſage d'offrir au Vice-Roi dans l'égliſe cathédrale, les prémices des fruits, c'eſt-à-dire du riz, qui eſt le blé des Indes. Avec la paille de cette graine, on fait une ſtatue d'éléphant qu'on promène par toute la ville, & qu'après la cérémonie on place dans un lieu, où elle attend juſqu'à l'année ſuivante qu'une autre vienne la remplacer.

C'eſt ſur-tout durant le carême que le génie ſuperſtitieux de la nation déploie toute ſon énergie, dans une proceſſion inſtituée pour

rappeler le ſouvenir des ſouffrances & des ſtations du Dieu des chrétiens. Pour figurer le Chriſt, on porte un homme chargé d'une croix: des pénitens vêtus de ſacs l'accompagnent deux à deux, & la diſcipline à la main, & le dos découvert, ſe fuſtigent très-ſérieuſement en mémoire de la flagellation. La proceſſion s'arrête dans les différens endroits de la ville, où l'on a dreſſé des autels; & à chaque ſtation le Chriſt ſe tournant vers le peuple prononce des paroles relatives aux circonſtances de la paſſion. Alors la foule fond en larmes, jette les hauts cris, & tout cela finit par l'adoration d'un Saint-Suaire.

J'ai aſſiſté à une cérémonie célé-

brée annuellement par la confrérie de la Miſéricorde. Les confrères chargés de deux cercueils viennent prendre les oſſemens de tous les criminels, qui, exécutés pendant l'année, ont été inhumés ſous les fourches patibulaires. On les porte proceſſionnellement dans une égliſe où ils ſont enterrés près d'un autel.

Après avoir été témoin de ce triſte ſpectacle, pour diſſiper toutes ces idées cadavereuſes, je ſuis allé me promener aux environs de la ville, dans un beau jardin, où j'ai vu l'arbre triſte, que les Portugais appellent ainſi, parce qu'il ne ſe montre fleuri que la nuit. Quand le ſoleil s'enfonce ſous l'horiſon &

diſparoît, on n'apperçoit point de fleurs ſur l'arbre; une demi-heure après, il en eſt tout couvert. Ces fleurs répandent à l'entour une odeur ſuave : mais leur règne ne dure que juſqu'au moment où les rayons du ſoleil viennent frapper l'arbre: alors ne pouvant ſoutenir les regard de l'aſtre, les unes tombent & les autres referment leur calice. Ce phénomène ſe répète de jour en jour pendant toute l'année. L'arbre eſt à-peu-près de la grandeur d'un prunier, & ſes feuilles reſſemblent à celles d'un oranger. Ordinairement on le plante dans les cours des maiſons, pour en avoir l'odeur & l'ombrage. Il croît en peu de tems, & fait ſortir de

ſa racine une foule de rejettons, qui malgré leur jeune âge & leur foibleſſe, ſe parent d'autant de fleurs que les plus longues branches de l'arbre. Les Portugais font de ces fleurs l'uſage qu'ils font du ſafran pour leurs mets & leurs teintures.

Fin du douzième Volume des Voyages.

TABLE

Pour les onzième & douzième Tomes des Voyages.

TOME XI.

Marawa.

LETTRE CXVI. *Entrée singulière du voyageur dans l'Etat de Marawa. Parure des femmes*, 1

Tanjaour.

LETTRE CXVII. *Productions, rivières du Tanjaour. Karikal sa capitale. Impossibilité d'y établir un port. Aldée de Tyranoué-Rayen-Patnam*, 14

Carnate.

LETTRE CXVIII. *Bisnagar capitale du Carnate. Palais & puissance du Souba. Pagodes de Bezoard & de Tripety*, 20

CÔTE DE COROMANDEL.

LETTRE CXIX. *Origine, deſtruction, rétabliſſement, barre & bateaux de Pondicheri,* 28
LETTRE CXX. *Deſcription de Madras,* 46

CÔTE D'ORIXA.

LETTRE CXXI. *Deſcription de Jagrenat. Pélérinage fameux à ſes trois grandes pagodes. Pelerins réunis en armées,* 50

BENGALE.

LETTRE CXXII. *Hiſtoire naturelle du Gange. Culte rendu par les indiens à ce fleuve. Maxoudabad, chef-lieu du Bengale,* 59
LETTRE CXXIII. *Hiſtoire de la puiſſance des Anglois dans le Bengale,* 67
LETTRE CXXIV. *Famine horrible qui a déſolé le Bengale en 1769,* 81
LETTRE CXXV. *Climat & va-*

riété des saisons. Mœurs des habitans, 94
LETTRE CXXVI. *Description du petit état de Bisnapore*, 99
LETTRE CXXVII. *Description de Bénarez*, 107

INDOSTAN.

LETTRE CXXVIII. *Peinture des deux saisons dans l'Indostan*, 117
LETTRE CXXIX. *Mœurs des naturels. Impossibilité d'obtenir la connoissance des livres sacrés. Anecdote de l'Empereur Mahamoud-Akbar. Division des Indiens en quatre classes. Classe des Bramines*, 127
LETTRE CXXX. *Classes des gens de guerre, des laboureurs, des artisans. Cinquième classe des Parias*, 152
LETTRE CXXXI. *Vue générale sur les religieux Indiens*, 165
LETTRE CXXXII. *Détails sur les différentes classes de ces religieux*, 172
LETTRE CXXXIII. *Austérités fanatiques des Pénitens*, 183

LETTRE CXXXIV. *Livre sacré du Shaster. Système de la métampsycose. Nourriture des Indiens,* 193
LETTRE CXXXV. *Superstitions des Indiens. Bouze, urine de vache, impuretés légales,* 208
LETTRE CXXXVI. *Description d'Agra, ses mosquées, ses bains, ses caravanserais, ses tombeaux, son palais impérial, sa grande solemnité annuelle,* 226
LETTRE CXXXVII. *Description de Delhi. Palais de l'Empereur. Grande mosquée, où l'Empereur se rend tous les vendredis,* 244
LETTRE CXXXVIII. *Revenus & force militaire du Grand-Mogol,* 258
LETTRE CXXXIX. *Description de Lahor, feux d'artifice, chasse impériale,* 270

TOME XII.

SUITE DE L'INDOSTAN.

LETTRE CXL. *Description de la province de Kismire & de Syra-*

naskar ſa capitale. Fabrique de ſes toiles. Beauté de ſes habitans. Mſquée de Bara-moulay, 1

LETTRE CXLI. *Deſcription d'Amadabath & de ſes environs. Jardin du roi ; multitude de ſinges*, 15

LETTRE CXLII. *Commerce, change, Raja ou Gouverneur & courtiſanes d'Amadabath*, 24

LETTRE CXLIII. *Hiſtoire naturelle d'Amadabath dans le règne animal*, 31

LETTRE CXLIV. *Deſcription de Cambaye. Viſite au Gouverneur, danſeuſes, jardin de la conquête*, 42

LETTRE CXLV. *Climat, ſol, productions, indigo de la province de Guzarate*, 44

LETTRE CXLVI. *Banians, coſtume de leurs femmes ; leur religion, leur caractère. Education & mariage de leurs enfans*, 50

LETTRE CXLVII. *Origine & deſcription de Surate*, 66

LETTRE CXLVIII. *Dehors de Surate, couvent de Fakirs, jardin de la princeſſe*, 78

LETTRE CXLIX. *Gouvernement civil de Surate, ſa population. Situation des Anglois,* 82
LETTRE CL. *Mœurs des anciens Banians & des Parſis,* 92
LETTRE CLI. *Mœurs des premiers Mogols, & de ceux d'aujourd'hui. Uſage des bains & du maſſer,* 106
LETTRE CLII. *Danſeuſes appelées Balliadières,* 121
LETTRE CLIII. *Fête des mouches. Hôpitaux inſtitués pour les animaux,* 132
LETTRE CLIV. *Commerce, banquiers, commiſſionaires de Surate,* 143
LETTRE CLV. *Uſage des veuves de ſe brûler vivantes,* 150

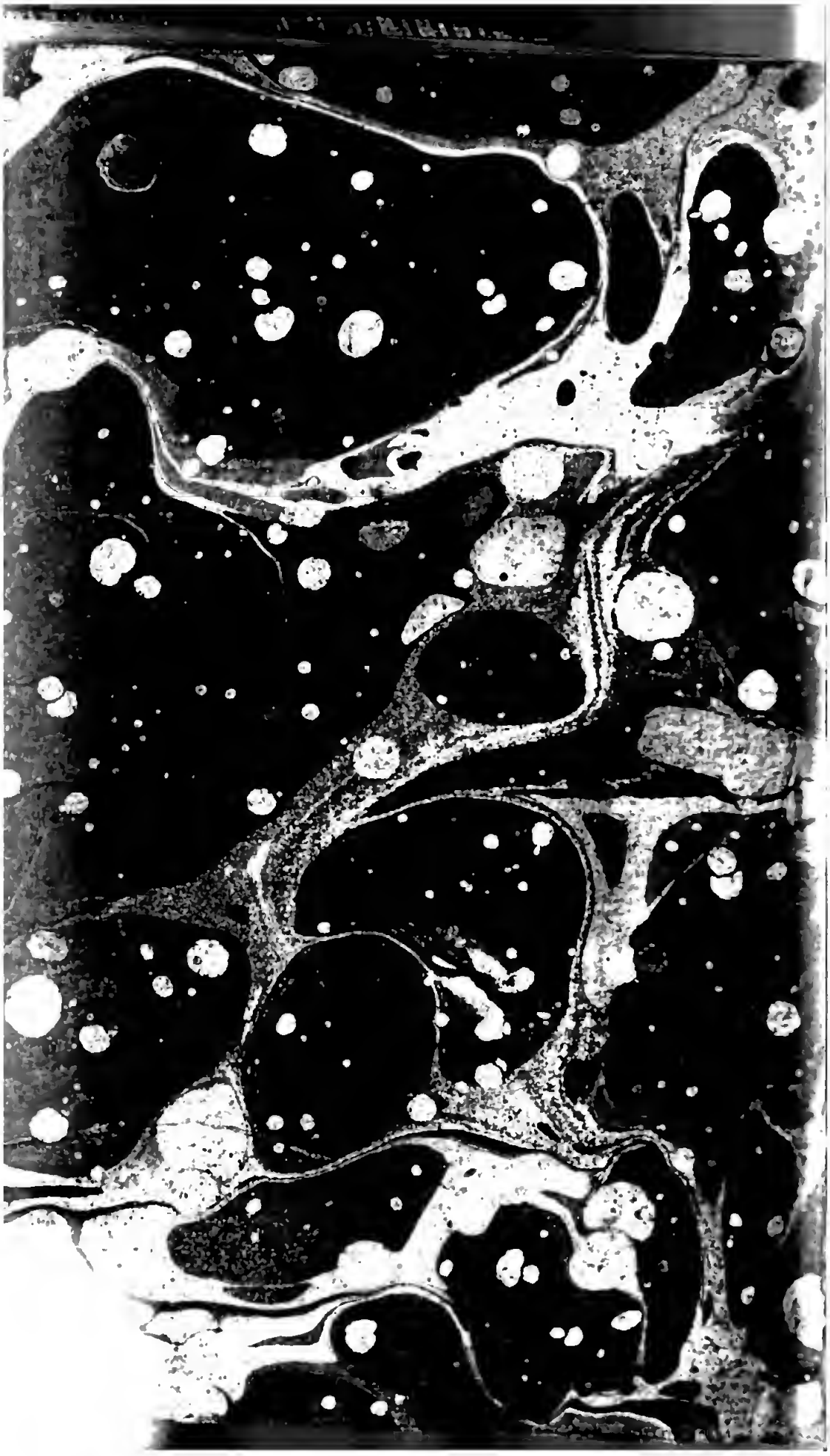
CÔTE DES PIRATES.

LETTRE CLVI. *Deſcription du pays depuis Surate juſqu'à Bombai,* 167
LETTRE CLVII. *Séjour à Bacaïm, manière d'y vivre du voyageur,* 174

LETTRE CLVIII. *Ile de Salcète, ſes ruines, ſes cavernes. Ile d'Eléphanta,* 182
LETTRE CLIX. *Situation des Anglois à Bombai,* 198
LETTRE CLX. *Climat & commerce de Bombai,* 208
LETTRE CLXI. *Puiſſance des Pirates; navigation des Indiens,* 214

CÔTE DE CANARA.

LETTRE CLXII. *Ile de Goa, ſon port, ſa ville, ſon commerce, ſes eſclaves, ſes femmes & ſes chevaux,* 227
LETTRE CLXIII. *Fontaine de Banguenin. Population, Moines, Archevêque, Gouverneur & Douane de Goa,* 241
LETTRE CLXIV. *L'inquiſition de Goa,* 253
LETTRE CLXV. *Superſtition des Portugais, arbre triſte,* 276

Fin de la Table.

599632
SBN